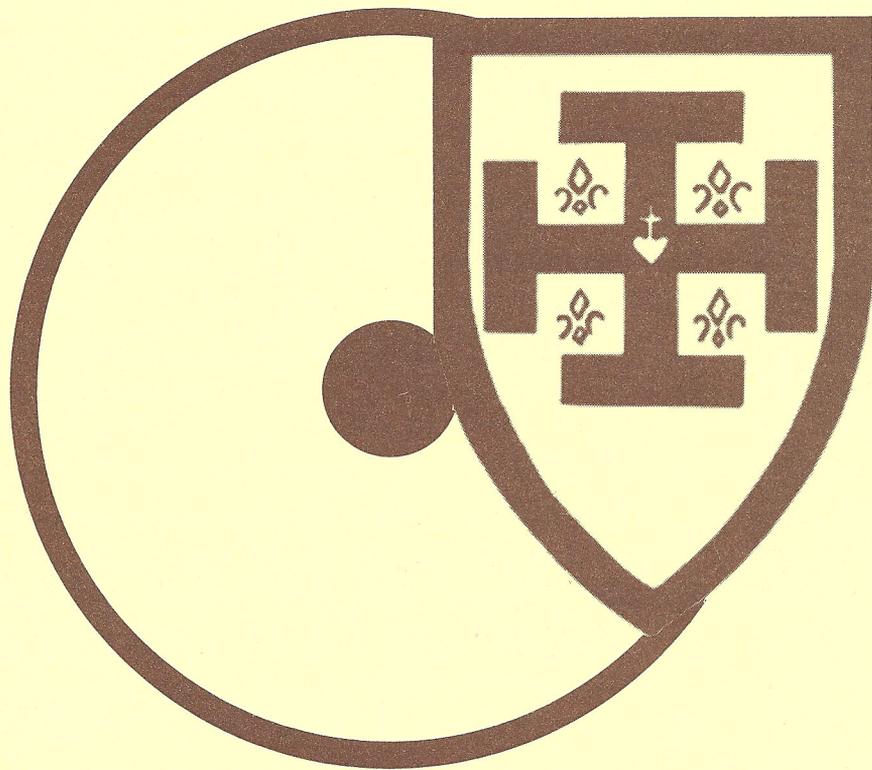


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 6

**"Fin de piste retour au camp",
Hommage à Eflam Huon
de Penanster, scout de Riaumont
et officier Français tombé
en service commandé.**

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- Bousquet : antisémite, radical socialiste et franc-maçon
- Mitterrand menacé de révélations sur son passé
- Pourquoi «ils» veulent tant faire le procès de l'Etat Français
- ADG parle d'autre chose et l'on ne s'en plaindra pas

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- ISSN en cours
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

POURQUOI VOUS NE TROUVEZ PAS LE « LIBRE JOURNAL » DANS LES KIOSQUES à JOURNAUX ?

La commercialisation de la presse en France est soumise à un monopole de fait qui se cache sous les allures d'une société coopérative mais qui est, en réalité, un système totalitaire plus nocif encore que la dictature du Syndicat du Livre, organisation communiste.

Lorsqu'un journal est acheté dans un kiosque, plus de la moitié de son prix de vente reste au distributeur.

Vendu 27 francs, le LIBRE JOURNAL ne rapporterait donc que 13 F à ceux qui le font. C'est moins que son prix de revient tous frais comptés.

Cette situation oblige les journaux à se vendre à la publicité.

La seule solution viable, réservée aux grands groupes de presse complices du système, consiste alors à mettre en vente un journal dont le prix de revient est déjà couvert par la publicité. Le reliquat du prix de vente étant alors un bénéfice net.

Les journaux sans publicité sont contraints, eux, de consentir des tirages cinq à six fois supérieurs à leurs espérances de vente pour faire baisser le prix de revient au numéro et équilibrer ainsi leurs comptes. Ce qui se révèle de toute façon pratiquement impossible.

Les invendus sont jetés. Ce gâchis est aussi une façon déguisée de museler la presse en limitant l'accès du réseau commercial aux journaux soutenus par l'argent des banques, des lobbies et de la publicité qui leur permet de continuer à paraître alors que les lecteurs ne sont pas assez nombreux pour assurer à eux seuls leur survie.

LE SEUL MOYEN D'AVOIR UNE PRESSE LIBRE EST DE PAYER LES JOURNAUX A LEUR JUSTE PRIX

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE »

décaire de civilisation française et de tradition catholique

ABONNEMENT D'UN AN	600 F
ABONNEMENT DE SIX MOIS	350 F
ABONNEMENT D'ESSAI (trois mois)	200 F

Pour l'outre-mer et l'étranger, merci d'ajouter cent soixante-dix francs de frais postaux.

Pour vous abonner, envoyez simplement votre carte de visite accompagnée du formulaire de paiement (mandat ou chèque à l'ordre de SDB)

à SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS.

Editorial

Margaritas ante porcos...

Nous revenons, cette semaine, sur le sacrifice du lieutenant Eflam Huon de Penanster, tombé à vingt et un ans en Somalie où il servait sous l'égide de l'ONU. Chaque jour, certes, des jeunes gens sont fauchés par la maladie, le suicide ou les accidents de la route sans que l'on fasse tant de cas de leur malheur.

Mais Eflam Huon de Penanster n'est pas de ces morts tristes et anonymes. Il incarne la jeunesse.

Pas cette médiocre mosaïque que les médias appellent les jeunes, tout secoués de musiquettes, appâtés par la pub, gavés de certitudes humanitaristes, tenaillés par l'angoisse du chômage, ligotés par la peur de la maladie, rechignant à la contrainte et étrangers à toute transcendance. Non ! pas cette jeunesse-là !

La nôtre.

Nos enfants. Elevés dans l'amour de la tradition, dans le respect des valeurs religieuses et nationales, dans la foi et l'honneur, qui marchent sur les chemins de Chartres, qui travaillent et qui servent, qui s'engagent et militent. Cette jeunesse qui, comme l'autre, mieux que l'autre, aime et s'amuse.

La question que pose la mort d'Eflam Huon de Penanster est simple et terrible : est-ce pour cela que nous élevons nos enfants ?

Est-ce pour que l'espérance qu'ils incarnent aille se fracasser dans des déserts où l'on nous hait, pour le compte d'un pouvoir qui nous méprise, au service d'une mafia mondialiste qui nous traite en bétail à gaver et à tondre, dans des opérations humanitaires qui masquent de répugnants calculs diplomatiques et mercantiles ?

Est-ce pour qu'il aille mourir loin des chemins de France, dans un combat de bêtes sauvages où tout lui était étranger, au service d'une cause obscure et menteuse ? Est-ce pour cela que ses parents, ses maîtres, ses chefs, ses directeurs de conscience ont patiemment, amoureusement, élevé Eflam ?

Avons-nous le droit d'accepter sans révolte que la perle de notre jeunesse soit jetée à des porcs à l'engrais ?

S de B



DEPORTE

 René Bousquet était titulaire de la Légion d'Honneur, de la Médaille du courage et du dévouement et de la Croix de guerre 39-45. Il portait également le titre de déporté. Explication : fin juin 44, il avait été transporté en Allemagne avec sa famille dans la voiture personnelle du SS Oberg pour être assigné à résidence dans une villa proche du lac de Starnberg en Bavière.

UN PROTECTEUR

 C'est René Bousquet qui mit en échec les lois antimaçonniques de Vichy en accordant sa protection ostensible à ses frères. Il maintint, par exemple, en fonction le maire de Reims, le Frère Marchandeau, auteur de la "loi Marchandeau", premier texte antiraciste de la législation française, qui interdisait les propos antisémites.

LA REVANCHE DE DARQUIER

 C'est lui également qui fit limoger le responsable des services de police antijuifs Darquier de Pellepoix. Trente ans plus tard, Darquier se vengea, dans une fameuse interview où il s'étonnait qu'on lui fit des histoires alors que "l'ancien chef de la police de Vichy vivait tranquillement à Paris et occupait les plus hautes fonctions à la Banque d'Indochine", déclaration qui contraignit Bousquet à démissionner et entraîna son inculpation quelques années plus tard.

Quelques nouvelles

Le propos choquera sans doute mais, au lieu de la camisole de force qu'on lui prépare, c'est la Légion d'Honneur qu'il faudrait donner à Christian Didier, l'assassin de René Bousquet.

Son geste a sans doute fait économiser plusieurs milliards de francs à la France en mettant un point final à une opération politico-médiatique dont notre pays est la cible depuis quelques années et qui vise à faire passer les Français du statut de victimes du nazisme au statut de complices des nazis.

Les choses commencent au début des années 80.

Au lendemain de l'accession de Mitterrand au pouvoir, les médias se penchent tout soudain, et avec une unanimité troublante, sur le "passé vichyste" de notre pays. En quelques mois, radios, télé et presse écrite ne bruissent plus que d'enquêtes, de reportages, d'articles, de chroniques dressant et redressant le bilan épouvantable des "heures les plus sombres de notre histoire". Trois idées reviennent avec insistance :

Première idée : l'Épuration n'a pas vraiment eu lieu ; il faut "faire enfin le procès de Vichy" dont plusieurs anciens dignitaires occupent encore aujourd'hui des fonctions importantes.

Deuxième idée : l'État français n'a pas seulement collaboré avec l'occupant. Il a devancé ses exigences, notamment en ce qui concerne la politique anti-

Troisième idée : la République française est comptable des crimes de l'État français.

Pour entretenir l'agitation, le lobby médiatique va s'autoriser les mensonges les plus flagrants avec la complicité béate de la classe médiatique, politique et universitaire.

Le plus impudent de ces mensonges consiste à prétendre que l'Épuration n'a pas eu lieu.

L'épuration à refaire !

Au lendemain de la Libération, deux millions de Français (un actif sur huit) ont été arrêtés, jugés et condamnés ou frappés par des sanctions professionnelles officielles ou déguisées ; plus de cent cinq mille Français ont, selon les chiffres du ministre de l'Intérieur Adrien Texier, été exécutés sommairement. Cinquante mille ont été frappés de dégradation ou d'indignité nationale ; TOUS les dirigeants, ministres et hauts fonctionnaires de Vichy ont été jugés et condamnés dans une ambiance hystérique d'expiation collective.

La Haute cour de justice a instruit cent huit affaires concernant des dignitaires du régime ; elle a prononcé cinquante-neuf condamnations, infligé dix-huit peines de mort, vingt-cinq peines de travaux forcés, quatorze dégradations nationales.

Elle ne s'est dissoute

qu'en 1960, après un ultime procès contre Abel Bonnard.

Les cours de justice locales ont instruit cent quarante mille dossiers, jugé cent mille citoyens, prononcé sept mille condamnations à mort dont des dizaines de fonctionnaires, de policiers, de journalistes, d'écrivains qui ont été exécutés dans des conditions déshonorantes pour les bourreaux.

Les chambres civiques ont jugé cent quinze mille affaires, prononcé cent mille condamnations à l'indignité nationale, cinquante mille peines de travaux forcés, cent vingt mille condamnations administratives.

Quarante-deux mille officiers de toutes les armées ont été jugés et condamnés, trente mille fonctionnaires, sept mille cheminots, cinq mille agents de l'EDF, trois cent trente magistrats, cent soixante-dix commissaires de police.

Ceux qui ont sauvé leur vie ont cependant perdu leur droit de vote, leur éligibilité, leurs grades, leurs décorations et, dans la plupart des cas, leurs biens meubles et immeubles.

Voilà ce qu'a été ce procès de Vichy qui "reste à faire" !

Le deuxième argument ne tient guère mieux. Prétendre que Vichy a surenchéri sur les exigences des nazis est contraire à la vérité. La preuve en est dans les chiffres avancés par deux historiens-procureurs, Poliakov et Wulf, dans "Le IIIe Reich et les



les du marigot

Juifs". Alors que pas un seul pays d'Europe n'a été capable de sauver plus de 20% de ses ressortissants israélites, la France en a sauvé 70%, "y compris les réfugiés étrangers". Sur trois cent mille juifs vivant en France en 1939 (cent dix mille autochtones, soixante-dix mille naturalisés de fraîche date et cent vingt mille étrangers), quatre-vingt mille ont été déportés : 30% de la population. Cette proportion est la plus basse de tous les pays d'Europe en guerre, à l'exception de la Bulgarie où 14% seulement des cinquante mille Israélites ont été déportés (mais la Bulgarie, refuge traditionnel de la diaspora, avait adhéré au pacte tripartite, ce qui maintenait intacte sa souveraineté nationale).

Enfin, le projet de faire payer à la République française les "crimes" de l'Etat français se heurte à une impossibilité juridique puisque De Gaulle a eu soin, dès son avènement au pouvoir, de décréter illégitime l'Etat français, ce qui exclut le gouvernement illégal de Vichy de la continuité historique.

Mais, de tout cela, le lobby n'a cure. Contre toute vraisemblance, contre toute vérité, il va continuer à soutenir que "le procès de Vichy" n'a jamais eu lieu et qu'il faut enfin le faire en traînant la Cinquième République au banc des accusés.

En vertu du principe talmudique amélioré, selon lequel "les pères ont mangé des raisins verts et les fils du voisin de palier en ont eu les dents agacées".

Pour cela, tous les moyens sont bons.

D'abord, un petit commando sous les ordres de militants stalinien enlève Barbie réfugié en Amérique du Sud. On rouvre l'instruction. Elle donnera lieu à un grotesque psychodrame, avec ruée de faux témoins et avalanche de mensonges historiques tels que le procès se terminera en eau de boudin. En outre, ce Grand guignol se révélera inutile puisque la condamnation de Barbie, fonctionnaire du Reich, ne peut évidemment pas retomber sur l'Etat français.

Quatre autres tentatives suivent. Toutes menées par un commando politico-juridico-médiatique cornaqué par Klarsfeld.



Avec rang de ministre



Elles visent Papon, Legay, Touvier et Bousquet.

Des trois premiers, l'un est mort, l'autre disparu, le troisième un comparse.

Restait donc Bousquet en qui le lobby plaçait toutes ses espérances.

Juger Bousquet, c'était juger l'ancien secrétaire général de la Police de Vichy. C'est-à-dire un haut fonctionnaire avec rang de ministre, un représentant légal du gouvernement du maréchal Pétain, pourvu de toutes les capacités et compétences, et donc de toutes les responsabilités attachées à cette haute fonction, un homme incarnant la politique de l'Etat français. Un responsable coupable.

En outre, le dossier Bousquet était un trésor médiatique. Bel homme au sourire carnassier, le plus jeune officier de la Légion d'Honneur de France aimait à se faire photographier, aux côtés du Maréchal comme en compagnie des autorités d'occupation. On pourrait donc produire au procès des documents "accablants" établissant sans contestation possible que l'Etat français avait, par Bousquet interposé, collaboré avec diligence à la politique antijuive de Berlin.

Alors pourquoi, demandera-t-on, le lobby a-t-il perdu tant de temps avec des comparses comme Legay, Papon et Touvier plutôt que de concentrer ses efforts sur ce gros poisson ?

La raison en est simple : Bousquet était un trop gros morceau. Un redoutable parrain de la mafia qui, sans souci des apparents soubresauts politiques, règne sans partage sur ce pays depuis au moins trois quarts de siècle.

Bousquet représentait une énorme puissance financière, médiatique, politique et occulte.

Son pouvoir financier, c'est celui de la Banque d'Indochine, de la Banque commerciale africaine, du lobby du caoutchouc et des phosphates et de dix autres sociétés où il occupe des postes d'administrateur ou de directeur. De ces postes aux appellations désuètes mais qui représentent un pouvoir plus réel que bien des strapons électoraux, il embauche les amis, verse des jetons de présence,

CRISTAL



A la fin de sa vie professionnelle, Bousquet n'avait plus qu'une fonction : il était administrateur des Cristalleries de Baccarat, société appartenant à René de Chambrun, gendre de Pierre Laval, qui n'avait pas oublié que Bousquet fut le compagnon fidèle de son beau-père jusqu'à la veille de son exécution.

CHAMPAGNE



Parmi les "inventions" dues à René Bousquet et encore en vigueur aujourd'hui, le "Comité interprofessionnel des vins de champagne" qu'il mit en place pendant l'occupation pour réguler le négoce.

LOGIQUE...



Si le procès avait eu lieu, il n'aurait pas été simple. Exemple : le réquisitoire reprochait à la fois à Bousquet d'avoir imposé la déportation des enfants en même temps que leurs parents et d'avoir séparé les enfants de leurs parents dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande.

CENSEUR



Après la guerre, Bousquet soutint qu'il avait soutenu la politique collaborationniste "comme la corde soutient le pendu". Il assurait par exemple, avoir fait le siège de son protecteur et patron Pierre Laval pour que ce dernier renonce à prononcer, dans un discours qu'il lui avait donné à lire préalablement, la fameuse phrase "je souhaite la victoire de l'Allemagne...".



EN FAMILLE

 Lors de son procès devant la Haute cour de justice, Bousquet fut jugé par un tribunal constitué essentiellement de franc-maçons dont son ami intime et obligé, Jean Baylet, alors propriétaire de la "Dépêche du Midi" et dont Bousquet allait prendre, après sa mort, la place au journal et dans la vie privée. Les communistes s'abstinrent de siéger aux audiences qui, selon la presse de l'époque, se déroulaient "dans une ambiance de franche cordialité"....

FELICITATIONS

 C'était peu dire tant les audiences donnèrent lieu à des scènes ahurissantes. Exemple : le moment où le procureur de la République, Frette Danicourt, félicita carrément Bousquet. "d'avoir obtenu des autorités d'occupation que les arrestations de juifs soient effectuées par les forces de police et de gendarmerie françaises".

RESEAU GLADIO

 Une explication parfois avancée à l'impunité de Bousquet : il avait contribué à la mise en place du réseau anticommuniste "Gladio" baptisé "Glaive" en France. Installé par la CIA dans plusieurs pays européens en pleine guerre froide, ce réseau visait à prévenir des coups d'état communistes et à réagir à une éventuelle invasion par l'Armée rouge. On dit que le patron français de "Glaive" fut François Durand de Grossouvre, ami intime de Mitterrand.

Quelques nouvelles

offre des voyages d'étude, prend sous son aile les enfants et les protégés des ministres, finance discrètement les campagnes électorales. Dont celles de Mitterrand.

Son pouvoir politique, c'est celui du jeune fonctionnaire propulsé dans la carrière par son protecteur Roger Salengro, le ministre-héros de la légende dorée du socialisme. C'est celui de l'héritier des frères Sarraut, caïds de la politique française d'avant- et d'après-guerre (la légende faisait de Bousquet le fils secret d'Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française). C'est le pouvoir du radicalisme qui, pendant plus d'un demi-siècle, a mis la France en tutelle. Monopolisant les postes, les sinécures, les prébendes, les réseaux ; entassant les fichiers, multipliant les obligés.

Son pouvoir médiatique, c'est celui de la presse de province, du quotidien radical "La Dépêche du Midi", fondé par ses "pères spirituels", qui constitue quasiment la seule source de nouvelles pour un quart du territoire français et qu'il contrôle grâce à ses liens avec la veuve du fondateur, Evelyne Baylet. Le fils de cette dernière, baptisé "le veau sous la mère" et protégé avec une tendresse quasi paternelle par Bousquet, deviendra ministre de Mitterrand, ce qui établit l'étendue du pouvoir politique de l'ancien secrétaire de la Police de Vichy.

Pour mémoire : la

"Dépêche du Midi", quotidien radical, franc-maçon et anticatholique sous contrôle de Bousquet-le-déporteur-de-Juifs n'a jamais cessé de mener contre le Front national une guerre incessante, recourant à tous les moyens : censure, diffamation, mensonge, trucages.

Hautes protections

 Son pouvoir occulte, Bousquet le tient de la franc-maçonnerie à laquelle il appartient dans les hauts grades. Cela lui vaut la protection de ses "frères" et tout particulièrement d'Henri Noguères, haut dignitaire maçonnique et président de la Haute cour devant laquelle, en juin 1949, l'ancien fournisseur des camps de la mort sera, le jour même de sa condamnation pour collaboration, relevé de toute peine pour "services rendus à la Résistance".

Voilà l'homme auquel le lobby a décidé de s'attaquer.

On comprend que Bousquet ait considéré Klarsfeld avec un mépris de fer : "On vit dans une époque où n'importe qui peut poursuivre n'importe qui en justice..." disait-il à ceux qui lui demandaient son sentiment sur les tentatives de le faire inculper. Jamais il n'a pris soin de se cacher. Il se savait invulnérable parce que protégé par le président de la République.

Mais le lobby, constatant l'inanité de ses efforts, n'a pas pour autant abandonné sa proie. L'enjeu était trop important. Il a donc tout simplement menacé Mitterrand en personne.

A ce moment, en effet, Klarsfeld écrit dans le magazine juif "Passages" : "Il y a une volonté, au-delà de la magistrature, de ne pas voir aboutir le procès Bousquet. C'est une volonté politique, c'est une volonté de François Mitterrand ... à partir du moment où le Président se met en travers du chemin d'un dossier qui nous tient à cœur, j'ai réagi..."

En clair : si vous persistez à protéger Bousquet, nous lançons contre vous une campagne qui vous abattra.

Le pétard "L'Oréal" a alors été mis à feu.

Sous prétexte d'un différend professionnel entre un citoyen israélo-français et la firme de cosmétiques qui l'avait licencié pour ne pas déplaire à sa clientèle arabe, les médias ont rappelé, comme par mégarde, les origines de l'Oréal. Fondée par Eugène Schueller, financier de la "Cagoule", organisation clandestine anticommuniste d'avant-guerre qui eut recours au terrorisme et dont la plupart des dirigeants se retrouvèrent à Vichy, cette colossale multinationale française employa Mitterrand immédiatement après la guerre.

Le futur président de la République dirigeait alors "Votre Beauté", magazine



les du marigot

féminin de la société du cagoulard Schueller. Il était en contact professionnel, politique et amical avec le ban et l'arrière-ban de la collaboration. Pas celle qui avait été décimée par les pelotons de l'Épuration. Non. Celle qui, à coups de liasses de gros billets, était sortie sans dommage de cette période difficile.

L'avertissement de "Passages" était clair : ou Mitterrand lâchait Bousquet ou il plongeait dans un maelström de révélations sur son passé de porteur de la Francisque.

Comme d'habitude, le sphinx a décidé d'attendre. De laisser du temps au temps. Et il a eu raison puisque Christian Didier, un redoutable agité du bocal qui, depuis quinze ans, ne pense qu'à faire parler de lui pour trouver un éditeur à ses élucubrations mystiques, a mis fin au débat et "éteint l'action de la justice".

Au fond, que voulaient donc ces vengeurs qui, un demi-siècle après, prétendaient ouvrir, au travers d'un débris octogénaire du radical-socialisme franc-maçon et collaborationniste, le procès de la France tout entière ?

Il faut savoir que, depuis la fin de la guerre, l'Allemagne verse en moyenne quatre cent millions de dollars par an à Israël au titre de la réparation des dommages de guerre. En 1995, ces versements cesseront.

Israël a tenté d'imposer à l'Allemagne de l'Est le relais de cette contribu-

tion. Sous le régime communiste, le régime de Potsdam, qui n'avait pas de relations diplomatiques avec l'Etat hébreux, faisait la sourde oreille. Depuis la réunification, les autorités allemandes soutiennent que la RFA a payé pour les deux Allemagnes.

L'espoir israélien de faire financer par l'Ancien Reich l'implantation des Israélites soviétiques dans les territoires occupés s'est donc effondré.



Faire payer la France



Il fallait donc trouver un nouveau bailleur de fonds qui se substitue aux Allemands.

C'est ce qui a décidé la mise en branle de la campagne de diffamation et de sidération contre la France réputée complice des nazis hier et antisémite aujourd'hui. D'où l'opération menée sur deux fronts : celui de l'histoire, avec le matraquage médiatique et cérémoniel incessant des "années les plus sombres" ; celui de l'actualité, avec le mensonge de l'inflation antisémite, des attentats racistes, le montage de Carpentras etc.

Dans une telle ambiance, la France ne pouvait plus différer le procès de son passé. Bousquet jugé, c'est l'Etat français qui était condamné.

Et, "moralement", aux yeux de la communauté internationale, la République française était obli-

gée de réparer les crimes de l'Etat français comme l'Allemagne fédérale avait payé pour des crimes du IIIe Reich.

Aujourd'hui, les quatre balles tirées par un paranoïaque ont mis fin à ce beau rêve.

Bousquet ne sera pas jugé.

L'Etat français ne sera pas condamné. La République ne pourra pas être mise à l'amende.

Au pire, les vengeurs pourront punir Mitterrand en faisant médiatiser par leurs relais habituels le dossier complet de son passé que seul le "Crapouillot" avait publié jusqu'ici dans un silence total.

Mais cette punition restera sans bénéfice pour personne.

On comprend mieux, dès lors, l'incongru concert de lamentations qui a accueilli l'exécution de la bête immonde. Klarsfeld : "un événement navrant", le CRIF : "les familles sont désolées de cet acte contraire à leur intérêt", le MRAP : "seuls se réjouiront les révisionnistes", Me Quen—tin : "c'est la consternation", l'Union des étudiants juifs de France : "nous regrettons..."

Et l'on mesure le sens caché de l'appel incroyable du grand rabbin Sitruk qui, au mépris de toutes les règles en usage dans les pays civilisés où la mort éteint l'action de la justice, appelle de ses vœux : "un procès posthume".

Avec dommages et intérêts, bien entendu.

UN AMI



Mitterrand, en tout cas, n'a jamais caché ses bonnes relations avec l'ancien secrétaire général de la Police de Vichy. A un de ses conseillers qui s'étonnait de voir un personnage aussi compromettant fréquenter l'Élysée, le chef de l'Etat répondit : "C'est un ami, il a rendu des services".

BANANIÈRE



Toutes les pressions possibles et imaginables auront été utilisées pour contraindre la France à accélérer le procès Bousquet.

On a même envoyé à la chancellerie deux "observateurs" de la Fédération internationale des droits de l'homme, un magistrat portugais et un magistrat suédois, avec mission d'enquêter sur les méthodes de la Justice française.

Ce genre de mise en tutelle est généralement réservé aux républiques bananières.

GAG



Ultime pied de nez du destin : l'assassin de Bousquet, un mégalomane bien connu, a rédigé, pour expliquer son geste, un long mémorandum mystique où il se réfère au "Grand Architecte de l'Univers", pseudo-divinité maçonnique qui lui aurait inspiré la mission de tuer le "mal" en la personne de Bousquet. Lequel, haut dignitaire des loges, était du même coup un adorateur du Grand Architecte. Une querelle de famille, en somme.



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

LES AVENTURIERS DE LA GAUCHE PERDUE

La gauche entre République et nation

La gauche a tout perdu : l'imaginaire de ses utopies mortes, et même la consolante réalité du pouvoir... Elle doit repartir de zéro — mais sur quelles bases ? Faut-il reconstruire un « avenir radieux », ou seulement un parti présentable aux élections ? Et autour de quel programme ? Tout le monde aujourd'hui s'accorde à le reconnaître : la « question nationale » sera un clivage essentiel pour l'avenir. On a vu ici même, à travers deux points de vue « extrêmes », comment elle déchirait la gauche : tandis que le trotskyste Bensaïd discerne derrière le simple mot de « Nation » les cornes de la Bête immonde, le chevènementiste Gallo y voit la seule réalité politique face à toutes les « chimères post-nationales ». Et de s'échiner à démontrer que la gauche, si elle veut avoir un avenir, doit récupérer les valeurs nationales.



Actualité du nationalisme



Démonstration en deux temps : primo, « le XXe siècle est dominé par le phénomène national ». Hier, écrit Gallo, fascisme, nazisme, franquisme, furent avant tout des « célébrations de la Patrie » ; quant au prétendu « internationalisme » soviétique, il n'a jamais été que la « couverture des ambitions d'une grande puissance ». Et depuis la chute du Mur de Berlin, partout on assiste à « la renaissance de nations oubliées ». Même derrière la « mondialisation des problèmes » brandie par les Maastrichtiens de droite et de gauche, poursuit très justement Gallo, ce qui se cache, ce sont « les ambitions des très grandes puissances mondiales — Japon, USA, Allemagne —, qui n'ont jamais cessé d'agir selon les critères traditionnels de l'intérêt national ». Dans ce contexte, abandonner la défense de nos intérêts, cela revient

à « désarmer le pays face à d'autres nations qui, elles, se veulent patriotes ». Bref, « les nations sont là — obsolètes, scandaleuses peut-être selon les vues des idéologues — mais elles existent ! »



La nation, « trou noir » de la pensée de gauche



Second volet du raisonnement gallotien, auquel nous ne trouvons guère à redire : sachant que le fait national est là, plus fort que jamais, que faut-il faire ? « D'abord le reconnaître ! » Ça peut sembler évident mais, précisément, ce sont les choses les plus évidentes qui sont les plus difficiles à comprendre pour un intellectuel-de-gauche normalement constitué.

Il y faudra, estime même notre auteur, « une véritable révolution de la pensée », car « la nation est le trou noir de l'idéologie de gauche ». Pourquoi ? A cause d'« une vision économiste et mécaniste de l'Histoire — que la gauche

partage d'ailleurs avec les libéraux ». Ensuite, il faut éviter l'erreur qui consiste à poser le problème en termes de « choix entre cosmopolitisme et nationalisme », comme y appellent certains (Gallo cite B-H.L. et Harlem Désir). Ce serait absurde, puisque « même là où on détruit l'échelon national, on ne voit pas se construire du « post-national », de l'« européen », du « mondial ». Et « ceux qui s'en vont discuter sur le choix qui serait à faire entre « L'Europe et les tribus » — allusion au colloque organisé par le couple infernal Mitterrand-Wiesel — se retrouvent sans Europe, mais avec des tribus... »

En résumé, le délire cosmopolite suscite en réaction la « purification ethnique », comme la tête de B-H.L. appelle la gifle.



Limites du national-gallotisme



Jusqu'à là on est d'accord avec Gallo — mais jusque-là seulement. Car si, pour lui, le choix n'est pas

entre nationalisme et cosmopolitisme, où donc est-il ? « Entre une nation fermée, recroquevillée sur son territoire et qui, parce qu'elle se veut « peuple » selon le sang, chasse l'étranger, le méprise ou le soumet à une situation inférieure » et « une nation ouverte intégrant dans un peuple de citoyens souverains ceux qui acceptent les principes républicains qui la définissent ». Que d'âneries en une phrase, hélas ! Où Gallo a-t-il pris qu'une nation se définit par ses « principes républicains » ? La France n'existe-t-elle que depuis 1792 ? Faudra-t-il donc intégrer automatiquement à cette nation de papier tous les étrangers acceptant lesdits « principes » — et « chasser ou soumettre » les citoyens qui les refusent ? C'était bien la peine, en vérité, de dénoncer à longueur de colonnes les « idéologues », pour aboutir à cette envolée inspirée par l'idéologie républicaine, laïque et obligatoire la plus primaire ! La « gauche nationale » reste à inventer.

(à suivre)



Et c'est ainsi...

par ADG

Qui ne souscrirait à la subtile prophétie de madame Paulette Bernège qui écrivait, en 1928, dans le magazine "Mon chez moi", cette phrase magnifique : « le tuyau est l'élément essentiel de la civilisation ».

Et en effet ! Et comment donc ! C'est l'évidence ! On ne s'en lasse d'ailleurs pas : le tuyau est l'élément essentiel de la civilisation. Tout est dit, rien ne manque, on devrait inscrire cette phrase au fronton de tous nos édifices publics ou privatisés. M. Balladur ferait bien de s'en inspirer, le cousin pauvre aussi, également le gras ethnologue et même le conducteur du bus 25, perpétuellement grippé à force de passer rue de la Glacière.

Le tuyau est l'élément essentiel de la civilisation ! On va chercher pour survivre des choses bien compliquées, on déplace des Everest, on va jusqu'à soutenir que la terre est ronde alors que tout est dans le tuyau et réciproquement. Sans le tuyau, plus de civilisation, nib de maillochon, que dalle de vistamboir. Madame Bernège était un grand homme et j'aimerais qu'on lui rendît hommage autrement que de manière désinvolte ou ponctuelle, comme c'est le cas actuellement au Grand Palais où se tient jusqu'en juillet une belle exposition sur le disagne et où le tuyau est certes célébré, mais sans qu'on lui accorde cette dimension essentielle dont parle Paulette.

Mais voyons plus avant les mœurs de ce rustique petit animal de couleur variable mais de forme constante, épris de rotondité et surtout plein de vide. Car c'est surtout sa vacuité (et non sa viduité, sauf s'il a perdu sa compagne, la chère petite tuyère) qui détermine l'élément essentiel du tuyau. Sans vide intérieur, un tuyau n'est plus qu'un dudule, un rouleau à pâtes-

TOUT SUR
LE TUYAU

— *Civilisation
et vistamboir*
— *Irrésistible
attrait du vide*
— *Eloge de la
vidange tardive*
— *Grandeur
consécutive
du tuyau.*

serie, voire un godemichet. C'est le vide qui crée le tuyau et même lorsqu'un autre élément (solide, liquide ou gazeux) circule dans le tuyau après en avoir ignominieusement chassé le vide, on sent bien que ce n'est que transitoire et que le tuyau aspire au vide, semblable en cela aux jeunes générations les plus grunges.

Certes, il y a des tuyaux de toutes sortes et on pourrait discuter à l'infini de leurs différents diamètres ou de leurs inégales longueurs. Quoi de commun à première vue entre cet animal sauvage, le tuyau flexible de douche et le tunnel sous la Manche, sinon qu'ils sont tous deux éléments essentiels de la civilisation.

Il y a des tuyaux imberbes (celui de la pipe), des tuyaux velus (le tuyau de poils, cher à Jean-Paul Grouset), des tuyaux musicaux (le tuyau d'orgue), des bruyants (ceux de radiateurs) et des discrets (dits dans le tuyau de l'oreille). De nombreuses professions l'utilisent, tels les turfistes, les journalistes, les plombiers bien sûr, les agents de change, les indicateurs de police, les charmeurs de serpents et de sarments (il est dit alors "pipette" ou "douzil), les vidangeurs enfin...

On a perdu dans nos cités déshumanisées le souvenir des camions de vidange qui autrefois embellissaient la vue et l'odorat de leur rude activité. Cette corporation pompante et gaie a désormais disparu ou du moins exerce-t-elle son nécessaire métier de manière plus clandestine, comme si on avait honte de ses longs tuyaux raccordés qui sinuaient sur nos pavés. Il n'en reste plus qu'une magnifique chanson restituée par l'indispensable Robert Giraud dans son "Royaume secret de l'argot", composée de sept couplets qui se chantaient selon un cérémonial poignant et dont je me permettrai de citer le refrain qui est réellement coquet :

Il ne faut pas que rien n'se perde
Dans la natur', car tout est bon.
Amis, pressons la pompe à merde
Le jour paraît à l'horizon.

Je pourrais encore parler de tuyaux pendant des jours et sans me lasser. Mais en serait-il de même pour vous ? Peut-être êtes-vous, tels les tuyaux, avides de commentaires politiques ou de sarcasmes sur nos hommes politiques. Tant pis, ce sera pour dans dix jours.

*Et c'est alors que mes tuyaux
seront grands.*

Entretien courtois avec

Résolument ignoré, quand ce n'est pas calomnié, par toutes les histoires de la littérature au vingtième siècle, Serge Dalens n'en reste pas moins, avec sa saga du Prince Eric sans cesse rééditée et augmentée depuis 1937 par les éditions du Signe de Piste, l'auteur qui a le plus compté pour trois générations et qui a le mieux contribué à développer l'esprit de chevalerie incarné par le scoutisme.

Au nom de cet idéal, Efflam Huon de Penanster s'était engagé, sous la direction paternelle du Père Argouarc'h, dans la troupe de la Sainte-Croix de Riaumont avant de devenir Routier, puis officier français. Ce court entretien avec Serge Dalens est imprégné de la mémoire de ce jeune serviteur qui, conformément à sa promesse, a su garder sur la route l'esprit de devoir, d'amour et de sacrifice qui, dans la joie, illumina sa vie scoute.



LIBRE JOURNAL
Serge Dalens, vous étiez présent, le 3 juin dernier, dans la belle chapelle de Notre-Dame-des-Armées, au milieu d'une foule extraordinairement recueillie et aimante, aux obsèques d'Efflam Huon de Penanster. Pourquoi ?

SERGE DALENS
Parce qu'en raison des liens profonds qui m'unissent à la Sainte-Croix de Riaumont et à sa troupe la mort de ce jeune officier m'a touché comme celle d'un enfant aimé. Efflam était mon frère en scoutisme et dans la foi. Son souvenir se mêle, dans ma peine, à celui de mon neveu, jeune capitaine, tombé voilà quelques

mois en Afrique aux commandes de son hélicoptère lors d'une mission humanitaire.

Vous connaissez mieux que quiconque, sans doute, la mystique du scoutisme traditionnel telle que l'incarne la troupe de Riaumont. Vous paraît-elle adaptée aux temps ? N'avez-vous pas l'impression qu'elle risque de donner des jeunes gens inadaptés, des dinosaures ?

Pas du tout. Je suis, au contraire, convaincu que le scoutisme traditionnel finira par essaimer. Et cela, pour une raison simple : j'ai vécu les dernières années de souffrance du Père Revet. Je l'ai vu acca-

blé d'injures et de calomnies ; j'ai vu sa maison pratiquement vidée, son œuvre vilipendée. Puis, j'ai connu le jeune Jean-Paul Argouarch, seul aussi, que personne ne voulait ordonner en raison de son attachement à la Tradition. Et j'ai vu que, finalement, son ordination se faisait au moment où il fallait un prêtre pour prendre la succession du Père Revet. Ce n'est pas un signe de la Providence, ça ? Eh bien, la Providence ne peut pas vouloir que l'on fabrique des dinosaures. Ces scouts ne sont pas des vestiges du passé. Ce sont des témoins du futur. Il y a, auprès des lycéens, des collégiens, des jeunes travailleurs, un travail magnifique à accomplir sur le plan spirituel.

Quelle responsabilité vous sentez-vous dans cette tâche, vous qui, avec le Prince Eric, avez donné naissance à ce que l'on pourrait considérer comme le mythe fondateur d'une maison comme Riaumont ?

Je passe ma vie à dire que le mythe Eric n'est qu'un mythe. Pour l'amour du ciel, que l'on retienne plutôt mes romans historiques, comme « La Couronne de pierre ». Je n'ai cessé de combattre les illusions de ceux qui voudraient avoir Eric comme ami, qui s'adressent à lui comme à un être de chair. Non ! Non ! Eric est une figure littéraire. Christian, lui, a existé. Il existe encore. C'est aujourd'hui un vieux monsieur dont la mère a blanchi mais qui



Serge Dalens

a gardé son sourire et son cœur d'adolescent ; mais Eric n'est que le frère que je rêvais d'avoir lorsque j'étais enfant.

La jeunesse d'aujourd'hui vous paraît-elle profondément différente de celle pour laquelle vous écriviez voilà un demi-siècle et plus ?

Elle est plus fragile, plus inquiète ; elle sait

beaucoup plus de choses mais elle se heurte au mur du désespoir. Il y a plus de suicides que d'accidents. Ce n'est pas vraiment nouveau : lorsque j'étais magistrat, j'étais frappé par l'inflation du suicide dans la jeunesse. A mon sens, c'est l'affreuse conséquence de la perte de la foi. On a retiré Dieu du cœur des hommes. C'est la terrible responsabilité de nos évêques qui préfèrent par-

ler de politique plutôt que d'accomplir la mission spirituelle qui est la leur.

Cependant, vous restez optimiste ?

Résolument. Il existe une jeunesse qui porte témoignage. Qui annonce Dieu. Qui parle du Père. La mort d'Efflam n'est pas l'épilogue absurde d'une vie trop brève. Elle est un message. Elle annonce la

pérennité de valeurs comme celles du devoir, du service et du sacrifice. Dans notre époque, c'est d'une importance vitale. A nous de comprendre ce message, de le faire fleurir et de le répandre dans la jeunesse. Les jeunes ont toujours eu besoin de modèles auxquels ils rêvent de s'identifier. Puisse Efflam Huon de Penanster devenir l'un d'eux.

COMME LE BON CENTURION DE L'EVANGILE..

Avec l'autorisation du Père Argouarc'h, le Libre Journal publie ici un large extrait de l'oraison funèbre prononcée lors des funérailles du lieutenant Efflam Huon de Penanster en la chapelle Notre-Dame-des-Armées à Versailles le 3 juin 1993.

Tout chrétien a deux patries : la patrie éternelle que les scouts appellent volontiers la maison du Père, c'est la Patrie par excellence ; et puis, il y a la France, notre douce France.

Ces deux patries éveillent et allument au plus intime de notre être un même amour.

La patrie est, avec l'amour de l'Eglise, le sentiment le plus sacré dans nos cœurs. C'est au service de ces deux patries orientées dans le même sens que notre scoutisme nous consacre corps et âme.

C'est pourquoi beaucoup de scouts ont choisi le plus haut service : le service de l'Autel ou le service de la France. La France qui est pour Dieu un jardin de fleurs et d'âmes.

Péguy dit que rien n'est grand comme l'ordre et que rien n'est profond comme le labour français. Ce labour, cette terre qui a donné tant de missionnaires, tant de héros et tant de martyrs. Ce labour qui a fait sortir de notre sol tant de monastères et tant de cathédrales. Ce labour qui a fait germer tant de vocations de soldats.

C'est cet amour de la France labourée par les sacrifices et arrosée des pluies de la grâce qui nous rassemble aujourd'hui. La France de Jeanne d'Arc et la France de la petite Thérèse de l'Enfant Jésus. (...)

C'est à Riaumont qu'Efflam a découvert l'idéal scout, ce magnifique idéal au service de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

Comme il a aimé Riaumont !

Son regard profond, véritable reflet de l'âme, traduisait sa soif d'apprendre et de savoir. Petit à petit, il se remplissait de la présence de Dieu. Scout, Chef de patrouille, puis Routier, il connaissait la valeur des sacrements et de notre foulard sang et or. L'or de la foi la plus pure. Le rouge du sang versé par tous nos anciens, en parti-

culier en Indochine et en Algérie.

Il avait gardé une âme d'enfant, pure et claire, qui regarde droit devant soi et qui veut rendre le mal impossible. Ce mal qui ronge la France et qui s'appelle le péché de veulerie.

Notre pays nous fait mal, quand sera-t-il guéri ?

Au service de la France il fut un magnifique officier parachutiste. Son regard forçait à sourire quand il le plantait droit dans vos yeux. Les Africains l'aimaient. Et ils voyaient en lui l'image de la France éducatrice des peuples, comme la définissait saint Pie X.

Le scout est fait pour servir et sauver son prochain. Efflam préparait un soldat au baptême. Il fut le bon centurion de l'Évangile.

Nous sommes créés par Dieu et Dieu cueille parfois ses plus jolies fleurs pour les associer à tous les saints du Paradis.

Ne soyons pas la bougie qui tremblote, mais la flamme qui monte haut et droit vers le ciel.

Nous avons un but à atteindre : la recherche de la perfection aux yeux de Dieu.

Si nous suivons le Seigneur,

notre lanterne éclairera nos frères scouts et nous serons des Eclaireurs d'hommes.

Ces citations sont d'Efflam. Elles proviennent des cahiers de veille de Riaumont, lorsque, auprès du feu, le Seigneur parle à ses scouts et qu'il allume en eux le feu de son amour.

Il veillera, Efflam, sur son épouse, sur ses parents, sur sa famille et sur Riaumont.

Il demeurera jeune éternellement. Ce fut sa vocation. Quod credidi nunc video (ce que je croyais, je le vois). Et le Père Revet l'accueille.

Comme, au pied de la Croix, Notre-Dame a reçu dans ses bras son fils qui venait de s'offrir pour la rédemption du monde, Notre-Dame de Riaumont et Notre-Dame des Armées a déjà accueilli le sacrifice d'Efflam de Penanster qui a donné sa vie pour l'Eglise et pour la France.

Nous sommes pleins d'espérance en la tendresse miséricordieuse de Notre-Dame.

Notre douce avocate, comme le dit si bien le Salve Regina.



En poche

« SAS »

Hn livre qui devrait faire florès sur les plages : la réédition des sept premiers romans de Gérard de Villiers dans la série "SAS". Le genre, mélange de suspens, d'aventure, d'érotisme, de violence et de "révélations" sur la diplomatie secrète a ses fanatiques et ses contempteurs. En général, il ne mérite pas ces excès de passion. Mais mieux vaut lire de Villiers qu'Attali, on est au moins sûr de ne pas avoir déjà lu ça quelque part. Cette réédition des premières aventures de SAS est presque attendrissante. Comme une photo jaunie. On y retrouve les angoisses, les fantasmes et les espérances qui agitaient le monde à la fin des années soixante. Quand l'URSS était un effrayant monstre guerrier, l'Iran un modèle de pays oriental promis au progrès, le Brésil une référence en matière de modernisme, et l'Afrique le continent de tous les futurs. Un optimisme typique des "Trente Glorieuses" dont Villiers, cependant, n'est jamais dupe, ce qui témoigne à la fois de sa bonne information et de son discernement. Pour autant, on n'attendra pas des aventures de "Son Altesse sérénissime" Malko Linge, le Prince austro-hongrois aux yeux jaunes des joies d'esthète de la littérature. Il faut pour y prendre plaisir, pouvoir supporter des phrases comme celle-ci : " Malko nageait dans le bonheur, Leila tenait sa main droite comme un tigre tient un os avant de le broyer et il avait sournoisement entouré sa jambe autour de celle d'Ann qui baissait pudiquement les yeux mais s'était tordue sur sa chaise pour faciliter la coupable manœuvre de Malko. C'était notre minute d'acrobatie littéraire.

S de B.

Sas
par Gérard
de Villiers.
Collection
Omnibus 135 F

C'est à lire

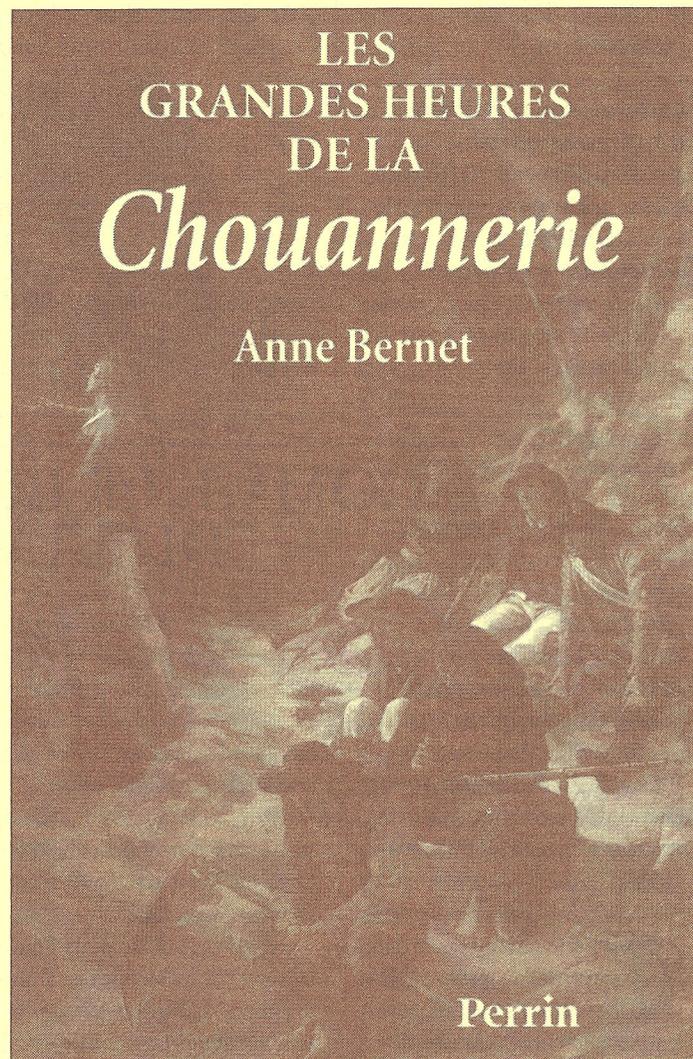
par Jean Silve de Ventavon

« **L**on savait les disciples de Jacques Créteineau-Joly, le maître-historien de la Vendée militaire, gens à l'ordinaire de haut talent ; l'on ignorait qu'une femme, Melle Anne Bernet, auteur des « Grandes Heures de la Chouannerie », était l'un des plus brillants aujourd'hui.

A l'inverse de ce qu'enseigne la thèse officielle, la contre-Révolution soldate coula ses plombs, aiguïsa ses faux avant le mois de mars 1793, mois où, du 1er au 13, les insurrections poitevino-angevino-bretonnes enfantèrent les gigantesques Guerres de Vendée.

❖
**La guerre
au clair de lune**
❖

Dès 1789, de multiples tumultes « réacteurs » avaient agité le Pré Carré et, au lendemain de la chute de la monarchie, funeste suite à la prise des Tuileries par les Fédérés et les Bonnets rouges le 10 août 1792, nombre de soulèvements et de tentatives de soulèvement eurent lieu dans l'ouest du pays : la levée d'armes survenue à Saint-Ouën-des-Toits, un hameau mainiot, le 15 août 1792, au crâne vouloir de Jean Cottereau, dit Jean Chouan, et du Gars Mentoux, donna naissance



à la flamboyante Chouannerie...

De « la Guerre au clair de lune », Melle Bernet connaît chaque événement ; tous les acteurs, Blancs et Bleus, illustres et humbles, de Monseigneur Philippe de la Trémoille, prince de Talmont, à Jean Tréton, le brave traîne-chemin boiteux, du général Hoche au moindre drille tricolore.

« Les Grandes Heures de la Chouannerie » sont à la fois une splendide

étude de la geste fleurdelysée du nord de la Loire et une galerie de lumineux portraits. La place nous manque, hélas, pour résumer celle-ci et pour établir un inventaire de celle-là d'une façon exhaustive. Evoquons alors seulement l'une des très fines remarques de l'érudite et l'une de ses belles introspections.

Les neuf-dixièmes des « vendéologues » imputent la traversée de la Loire qu'accomplit la Grande Armée le 19 octobre 1793,



prélude à la virée de Galerne, à un mouvement instinctif des « Brigands », lesquels, battus à Cholet le 18, auraient enjambé le fleuve, obéissant à un irréprouvable effroi. Melle Bernet est d'un autre avis.



Un style étincellant



Elle observe qu'au vrai des membres de l'Etat-Major royaliste — Bonchamps, Talmont... — avaient eux-mêmes envisagé de conduire les Poitevins-Angevins en Bretagne et en le Maine, voire en Normandie, afin qu'ils y grippent la rade nécessaire à un débarquement anglo-émigré et qu'ils joignent leurs dra-

peaux à ceux des bandes chouannes qui « travaillaient » les trois provinces : « L'idée était dans l'air, les vaincus ont couru vers le fleuve (...) ». Melle Bernet, croyons-nous, n'a point tort. Et comment peindre mieux qu'elle ne les a peints, d'un style étincellant, fracassant, le tempérament de l'altier prince de Talmont et la scandaleuse antipathie qu'eurent ses pairs à son égard ? « Au premier instant, M. de Talmont déplut. (...) Il était fier ; on le déclara vaniteux. Il avait des façons aimables de son monde ; on le décréta léger. Il s'obstinait à exposer ses vues, à prêcher l'alliance des royalistes ; on le dit sot et incompetent, puis on le soupçon-

na (...) d'intriguer (...). On l'eût volontiers (...) taxé de couardise, arguant de ses crises de goutte qui lui interdisaient parfois de monter à cheval. A la fureur de ses détracteurs, Philippe, au combat, était superbe. Le vent de la charge lui fouettait le sang ; il sabrait en furieux. Vingt générations lui avaient transmis le goût du danger ».

Melle Bernet a écrit un ouvrage incontournable. Il marquera les annales de la Vendée militaire. D'une pierre blanche, bien entendu...

Les grandes heures de la Chouannerie » par Anne Bernet, Editions Perrin, 115 F.

Rendez à César

Histoire de pots de terre

Il y a toujours des potiers en Normandie — et ailleurs — mais leur art s'est modifié au fil des siècles car ils sont passés de l'usuel à l'inutile.

Non pas d'ailleurs que le sens du beau ait échappé aux fabricants de l'utilitaire. Le « design » n'est pas une conception nouvelle. L'homme s'est toujours soucié — et dans toute civilisation — d'associer artisanat et esthétique. Il a parfois raté son coup, mais la volonté est demeurée toujours présente de fabriquer l'objet usuel sous une forme qui soit à la fois utile et agréable.

La beauté formelle d'une amphore n'est plus à démontrer. Ni celle d'un petit pot à beurre normand... avant que Perrette ne le casse.

La poterie de Normandie est née de l'utile : la production laitière avait besoin de contenants.

Et le musée de Caen a organisé — à partir de ses très riches collections — une exposition potière qui démontre combien le besoin crée l'organe, et le beurre le petit pot.

On ne s'arrête d'ailleurs pas au beurre. Une fois le tour en route, on fabrique aussi de la vaisselle, des tabatières, des pots à onguents ou le mahon de 160 litres.

Tout cela dans des formes rondes, aux galbes puissants, avec des effets d'anses plus légers, en une harmonie sereine et... utile.

L'exposition montre comment l'on est passé de l'utile, qui n'exclue jamais la beauté, à l'ornemental, qui l'inclue parfois. Comme si l'artisanat n'était au plus fort que lorsqu'il a une fonction définie. Mais n'atteignons-nous pas ici, justement, une des frontières qui le sépare de l'art ? Musée de Normandie, Caen, jusqu'au 18 octobre.

NATHALIE MANCEAUX

VERS LES MONTAGNES DE LA LUNE

par Henry M. Stanley
Phébus, 128 F

Le célèbre explorateur raconte la folle expédition qu'il conduisit pour sauver Emin Pacha assiégé dans son refuge montagnard. Admirable exploit ou farouche mensonge ? Un sacré moment de journalisme, en tout cas.

MANUELS SCOLAIRES, LA VERITE

Présenté par Ivan Gobry
Ed. Renaissance catholique, 49 F
En cinquante pages, la démonstration implacable, preuves à l'appui, de l'effroyable canaillerie de l'enseignement contemporain : truqueur, menteur et pourrisseur. Une arme indispensable.

ALARME CITOYENS !

Par Michel Aurillac et François Vermande
Un ex-ministre de Chirac et un ancien officier de l'armée de l'air dressent le bilan de l'action des socialistes en matière de défen-

se. Le nombre d'« opérationnels » rapporté au budget de la Défense met le combattant au prix de sept millions l'an. Tout ça pour être incapable de faire la guerre. Heureusement Léotard vint...

NOSTRADAMUS ET LES TRETTEAUX DE L'ANTECHRIST

Par Jean-Marc Allemand
Guy Trédaniel
Ce nouvel essai de traduction des Centuries en vaut bien un autre. Il a au moins le mérite de la simplicité et de l'humilité. En prime : quelques pages plus que troublantes sur l'histoire secrète de la Russie et de l'Angleterre.

LE NON-LIEU

Par Jean-Michel Lambert
Editions du Rocher, 120 F
Le cafouilleux « petit juge » de l'affaire Grégory s'est reconverti en littérature. Les justiciables ne s'en plaindront pas. Les lecteurs non plus : cette histoire de paricide, arraché à la prison par un avocat retors, se lit sans déplaisir.



Les Provinciales

par Anne Bernet



L'abbé Prévost ou les chutes d'un Artésien vertueux...

Il était au soir du 23 novembre 1763. Des paysans qui rentraient des champs s'étonnèrent d'une forme qui gisait, bizarrement recroquevillée, au pied du calvaire de Courteuil. Ils s'approchèrent, découvrirent un homme qui leur parut mort ; reconnurent

dans ce cadavre l'abbé Antoine-François Prévost, chapelain de Mgr le prince de Condé dont la demeure de Chantilly n'était guère éloignée.

Ces braves gens s'esbaudirent bien un peu de la triste fin de ce prêtre si brutalement rappelé à Dieu. On releva cette

dépouille, on la porta au village voisin. On fut quérir le barbier-chirurgien local. N'était-il point sage, avant de conclure à une mort naturelle, de pratiquer une autopsie ? L'homme de l'art se mit à la besogne. Alors... Alors, le cadavre poussa un cri perçant. Le pauvre défunt n'était pas mort... Pas tout à fait... Ce que l'apoplexie qui l'avait terrassé n'avait pas réussi, la chirurgie le termina. L'infortuné Prévost rendit l'âme dans les minutes qui suivirent. Tel fut le lamentable trépas de l'un des personnages les plus extravagants de notre histoire littéraire.

Pourtant, tout prédisposait Antoine-François Prévost à mener la vie la plus rangée et la plus honorable qui fut.

Les trois vœux pesaient durement au garçon

Il avait vu le jour le 1er avril 1697 à Hesdin en Artois, où son père, homme fort respectable et respecté, possédait la charge de procureur du roi. Désireux de donner à son fils une parfaite éducation, Prévost père l'avait confié aux soins vigilants des jésuites du collège d'Harcourt. Les bons pères n'avaient eu qu'à se louer de cet élève, au point qu'ils avaient tenté de le pousser à endosser la robe de la Compagnie. Antoine-François, à seize ans, n'en avait nulle envie. Il avait fait le mur et s'était enrôlé dans l'armée.

Et puis, quelque drôlesse avait croisé sa route, qui s'était un temps amusée du benêt avant de s'en lasser. Eperdu d'amour et de chagrin, le jeune Prévost avait juré qu'il renonçait aux plaisirs trompeurs de ce monde. Il était allé s'ensevelir sous la bure bénédictine au monastère de Saint-Wandrille.

Les moines blancs, de prime abord séduits par l'intelligence et les talents de leur novice, avaient tôt déchanté : les trois vœux pesaient durement au garçon...

Ses supérieurs l'avaient promené d'une maison à l'autre ; il avait finalement



échoué à l'abbaye de St Germain-des-Prés, s'y était disputé avec le père-abbé et, sur un coup de colère, avait jeté le froc aux orties pour rendre l'uniforme. Pas longtemps : la justice ecclésiastique était à ses trousses. Le père Prévost avait ajouté une sottise à sa liste : il s'était converti au protestantisme et, cautionné par l'archevêque de Canterbury, avait trouvé refuge en Angleterre. Ainsi avait débuté sa carrière d'écrivain...

Car, à Londres, notre nouvel anglican avait réalisé qu'il lui fallait travailler. Déjà, au couvent, Prévost s'était découvert des facilités pour l'écriture. En sus de sa place de précepteur, il se mit aux travaux d'écriture.



Des Grioux lui ressemble comme un frère



Désormais, l'abbé Prévost écrira ; de 1730 à sa mort, il ne cessera guère. Il écrira trop... Essentiellement alimentaire, sa plume souffrit de devoir lui donner son pain quotidien et de pourvoir aux exigences, considérables, de la beauté batave dont il était épris. En Angleterre, en Hollande, en France, en Belgique où la justice royale l'a exilé après la parution d'articles scandaleux dans la presse de chantage, Prévost tâtera de tous les genres : l'histoire, la compilation historique, la traduction puisqu'il était le traducteur du célèbre Richardson, l'auteur à succès de « Paméla » et de « Clarisse Harlowe », le roman enfin, de mœurs, exotique ou historique. Enorme jonchée de feuillets qui brillent par leur médiocrité.

Au milieu de tout cela, une série de huit volumes, intitulée « Mémoires d'un homme de qualité », récite fortement autobiographique. Ces « Mémoires » ne sont pas moins mauvais que le reste. Cependant, le lecteur qui avait eu la patience de tenir jusqu'au septième volume y découvrirait, inclus dans le corps du roman, un bref récit, ou une longue nouvelle, qui constituait un extraordinaire petit chef-d'œuvre. Cette inclusion s'intitulait « Histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut ».

Au vrai, pour écrire cela, l'abbé Prévost avait puisé à deux sources : sa propre expérience, car des Grioux lui ressemble comme un frère ; et dans l'obscur ouvrage d'un certain Challes, auteur des « Illustres Françaises », série de nouvelles où l'on rencontrait une demoiselle Manon Dupuis, aimée d'un chevalier des Ronais, et un jeune amoureux persécuté par sa famille qui le faisait enfermer à Saint-Lazare... Sur les intrigues de Challes, soutenu par son expérience et ses souvenirs, Prévost avait recréé un livre neuf, sincère, poignant et qui allait bouleverser le public. D'autant plus que, jugé scandaleux par la censure, il avait été interdit, excellent argument de vente. Qu'est-ce que l'histoire du chevalier des Grioux et de Manon Lescaut ? La honteuse déchéance d'un jeune Artésien bien né passionnément épris d'une adolescente au visage d'ange et au tempérament de courtisane. Le chevalier des Grioux, modèle du jeune homme pieux et studieux, achevait ses études au collège d'Amiens. La veille du jour qui devait le ramener sous le toit paternel, il voyait descendre du coché

des Flandres une toute jeune fille dont l'exquise beauté le ravissait. Apprenant que cette demoiselle entrait le soir même au couvent de la ville, et ce contre son gré, le timide collégien s'enflammait, oubliait tout, enlevait la belle et s'enfuyait avec elle jusqu'à Paris. Du haut de ses dix-sept ans, des Grioux s'imaginait vivre d'amour et d'eau fraîche avec sa Manon, dont le prénom, seulement usuel parmi les prostituées, aurait dû l'inquiéter.



Le lecteur croit s'y trouver



Evidemment, mangées les économies du gamin, Manon l'abandonnait pour un fermier général qui s'empressait d'avertir des Grioux père. Le chevalier trompé rentrait dans sa famille comme le dindon de la farce. Or, un méchant hasard devait remettre des Grioux, devenu séminariste, sur le chemin de la coquette. A nouveau, il quittait tout pour elle. Avant de dégringoler une pente infernale.

En effet, dans sa terreur de perdre Manon si avide d'argent et de plaisirs, des Grioux, tour à tour, apprenait à tricher au jeu, à mentir, tolérait que sa bien-aimée accordât ses faveurs à de riches barbons et, enfin, devenait assassin... Finalement, Manon, arrêtée comme fille publique, était envoyée en Louisiane où son éternel amant trompé la suivait. Elle trépassait dans ses bras.

Tout le XVIIIe siècle, et les suivants, ont sangloté sur des Grioux, pitoyable pantin de l'amour, et sur la mort de Manon. Chateaubriand lui-même

s'en inspirera et la mort d'Atala est une version chrétienne de celle de Manon Lescaut...

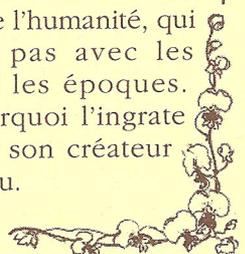
L'abbé Prévost s'entendait mieux aux atmosphères qu'aux véritables descriptions. Et pourtant, peu de textes sont aussi suggestifs, et même cinématographiques, que le sien. Lorsqu'il évoque le convoi des prostituées sur la route du Havre, ou la cour de l'auberge amiénoise où des Grioux rencontre Manon, le lecteur croit s'y trouver. Lorsqu'il le promène dans Paris, de la folie de Chaillot à l'Hôpital général, des jardins du Palais Royal à Saint-Lazare, des tables de jeu à ces ruelles louches où Lescaut, le frère de Manon et le mauvais génie du chevalier, est assassiné, la capitale ressurgit telle qu'elle fut aux jeunes années du Bien-Aimé.



Un talent véritable



Pour évoquer le petit peuple, Prévost a des mots justes : ses villageois normands qui s'apitoient sur le convoi des déportées, ses aubergistes de Saint-Denis qu'attendrissent ce trop jeune couple d'amoureux, ce valet et cette soubrette malhonnêtes qui volent leurs propres maîtres, sont si vrais qu'ils demeurent actuels ; on croit les voir, les entendre, les connaître. En deux cent cinquante ans, ils n'ont point vieilli. Miracle du talent véritable. Se regardant à travers des Grioux, Prévost aura atteint cette essence de l'humanité, qui ne varie pas avec les modes et les époques. Voilà pourquoi l'ingrate Manon et son créateur ont survécu.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

On pardonnera ce petit accès d'immodestie mais, comme je l'avais prévu, l'émission "Mea Culpa", fort justement qualifiée de "télé pourrie" par "Présent" a fait scandale avec son sujet sur l'inceste en ouvrant un procès stalinien contre un village entier accusé d'inhumanité envers une fillette violée par son père.

Et ce sur la seule foi des divagations d'une poignée d'orateurs de bistrot dont, en outre, les propos ont été, semble-t-il, traficotés au montage par les auteurs de l'émission.

Interrogé par le "Quotidien de Paris", le "sage" du Conseil supérieur de l'audiovisuel chargé de surveiller TF1, André Gaudron, n'a pas mâché ses mots : le CSA n'a aucune information sur le scandale, n'a pas l'intention d'en rechercher, n'a d'ailleurs pas les moyens de vérifier les renseignements qui pourraient lui parvenir, n'entend pas se substituer à la Justice, constate que ses recommandations sont rarement appliquées, n'a l'intention de demander des explications ni aux

responsables de la chaîne ni à ceux de cette émission de délation antifrançaise et s'alarme d'un éventuel "retour à la censure". On peut savoir combien Monsieur Gaudron et ses collègues sont payés pour ne rien foutre au CSA ?

Lundi 14 juin

F2 20H50
"L'INCONNUE DE BELFAST"

L'Irlande est, avec la Palestine, l'un des rares pays que l'on peut occuper et martyriser sans émouvoir le moins du monde les consciences. Qu'un résistant irlandais tue un soldat anglais est un crime atroce mais l'agonie des grévistes de la faim de l'IRA dans les geôles de Sa Très Gracieuse Majesté n'est qu'un détail de l'histoire.

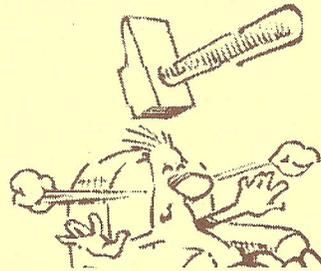


En tout cas, on ne peut pas dire que cette guerre-là inspire beaucoup les cinéastes.

On n'en sera donc que plus attentif à cette aventu-

COMBIEN ON GAGNE AU CSA ?

re d'un résistant irlandais décidé à punir l'assassin de sa fiancée. D'autant que la douce et belle Elisabeth Bourguine tient le rôle principal de ce téléfilm.



Mardi 15 juin

TF1 20H45
"L'AFRICAIN"
F2 22H35
"BAS LES MASQUES"
AUTRES CHAINES,
MEME COCHONCETÉS

Sur TF1, Philippe Noiret, pilote d'avion devenu épicier de la savane, vit en concubinage avec une négresse. Son ex-femme, jouée (?) par Catherine Deneuve, surgit de son passé, ranimant ses ardeurs engourdis par le climat. C'est la première fois qu'un pain de glace réchauffe une tranche de mou de veau.

SUR F2, après le curé homo, Mireille Dumas, la pipelette caleçonotrope, reçoit un acteur "super-star du porno" que sa femme a

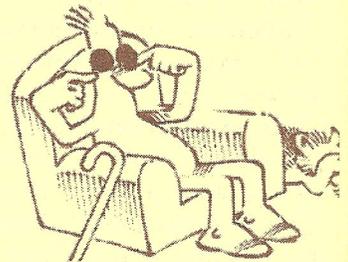
quitté "ne parvenant pas à supporter sa vie professionnelle". Elle en avait assez de servir de "spring partner" ?

Sur ARTE, deux sidaïques filment leur propre agonie. "Sans céder au voyeurisme", comme l'indique le programme. Ça va sans dire.

Sur FR3 une employée de bureau est harcelée sexuellement par son patron. Quel chaîne osera la première nous régaler des frustrations d'un coprophile chez les constipés ?

Mercredi 16 juin

FR3 2045
"LA MARCHÉ DU SIECLE"



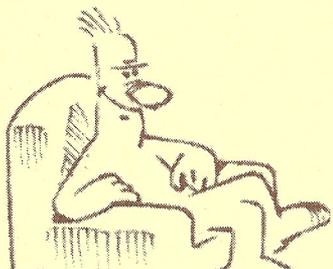
On veut absolument nous persuader que les gentils dauphins sont aussi intelligents que les hommes et dignes de devenir nos interlocuteurs. A leur place, je me méfierais et je commencerais à faire sérieusement l'imbécile histoire de convaincre les hommes que



je ne suis définitivement qu'un animal. Pour plus de détail, se renseigner auprès des Indiens d'Amérique...

Jeudi 17 juin

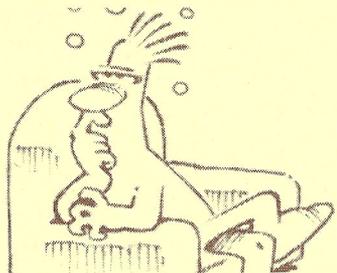
FR3 20H45
"LA FEMME MODELE"



Dans le torrent d'insanités que dégueule à longueur de journées le cloaque télévisuel, ce chef-d'œuvre de Minelli est un ravissement. Lauren Bacall est d'une beauté envoûtante et Gregory Peck la séduction incarnée. A voir absolument.

Vendredi 18 juin

F2 0H00
"MATADOR"



Comme on sait, les Espagnols ont re-voté socialiste. Bien fait pour eux. En hommage à ces brillants sujets, ce film qui raconte les fantasmes d'un novillo s'accusant faussement d'un viol et de deux meurtres commis en réalité par l'avocate qui le défend et qui couche avec son maître, un matador blessé. Si vous n'avez pas tout compris, vous pouvez relire, je vous attends au début de la ligne suivante.

Samedi 19 juin

TF1 20H45
"COLUCHE"

Coluche est mort. Moyennant quoi on a droit à une célébration annuelle de ses mérites. S'il était vivant, il aurait probablement disparu de la scène, détruit par la drogue. Comme quoi la moto est plus dangereuse que la cocaïne pour ceux qui n'en usent pas.

Dimanche 20 juin

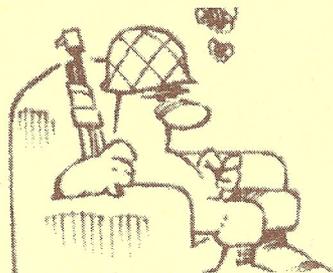
F2 20H50
"DOUX, DUR, DINGUE"



Clint Eastwood s'éprend d'un orang-outang. On sait que le "dur" du cinéma américain, jadis empereur de la gâchette vengeresse, a sombré dans l'obsession antiraciste. On peut toutefois se demander si, ce coup-ci, il n'en fait pas un peu trop.

Lundi 21 juin

RIEN, NULLE PART.



Ce soir, fête de la musique. Cette invention de Jack Lang rend toute vie normale impossible. Ce

jour-là, l'homme s'enferme chez lui et en bannit jusqu'aux échos de Bach.

Il se terre dans sa salle de bains calfeutrée et se bourre les oreilles de coton. A la rigueur, il peut lire à condition que l'auteur n'ait pas une phrase trop musicale.

Mardi 22 juin

TF1 20H40
"LES PROFESSIONNELS"

Un divertissement qui en dit plus long qu'il n'y paraît.

Commencée comme un western classique, l'histoire tourne au jeu de miroirs dans lequel les méchants ont des visages d'anges et ou les bons sont de sombres crapules. Claudia Cardinale est insurpassable.

Mercredi 23 juin

F2 22H25
LA BEAUTÉ
SÉPARÉE : LES NOIRS
D'AMÉRIQUE.



Les Noirs d'Amérique sont plus beaux, plus intelligents, plus gentils, plus tout ce qu'on veut que les membres de toutes les autres communautés américaines, à une exception près.

On sait cela depuis longtemps, mais il n'est pas mauvais que la télévision vienne nous le rappeler de temps en temps.

Ça donne du temps pour la lecture.

Troisième œil

La grande cavale

S'échapper comme je viens de le faire six mois durant, revient à échapper à cette sphère médiatique et dictatoriale que l'on nomme l'Occident. Y revenir, comme je l'ai aussi fait, revient à réintégrer cette sphère et le poste privilégié que m'a accordé, depuis longtemps déjà, Serge de Bekech pour l'observer. L'Occident a toujours été fasciné par le thème du voyage : le voyage peut être initiatique, comme dans le cas de Jason, Maelduin ou saint Brendan. Il peut aussi être une simple fuite, vécue comme l'escapade ultime, le dernier recours pour fuir un univers taré : c'est le cas dans la société démocratique. « Thelma et Louise », du grand Ridley Scott, l'auteur de « Blade Runner » et de « Black Rain », narre la triste épopée de deux ménagères américaines en rupture de ban avec un univers indigne. Leur traversée de l'ouest américain revêt des allures de croisade antimasculine, avant de s'achever dans le Grand canyon. Après la fuite, la chute dans les abîmes, celle-là même qui est promise aux esprits lucifériens. Notre société est ainsi faite : après avoir renversé les valeurs, elle les restaure pour sanctionner lourdement les contrevenants. Méphitique dans son essence, elle est follement autoritaire dans sa manifestation. Ridley Scott nous l'a rappelé, malgré les critiques des féministes dont son film fut l'objet. Elles n'admettaient pas, en dépit de l'échec de tous les mouvements de contestation depuis trente ans, qu'une révolte puisse s'achever aussi mal. Comme si Satan pouvait tolérer que l'on se révoltât dans son royaume pourtant promis à la libération et aux droits des hommes.

NICOLAS BONNAL



Le Voyageur errant

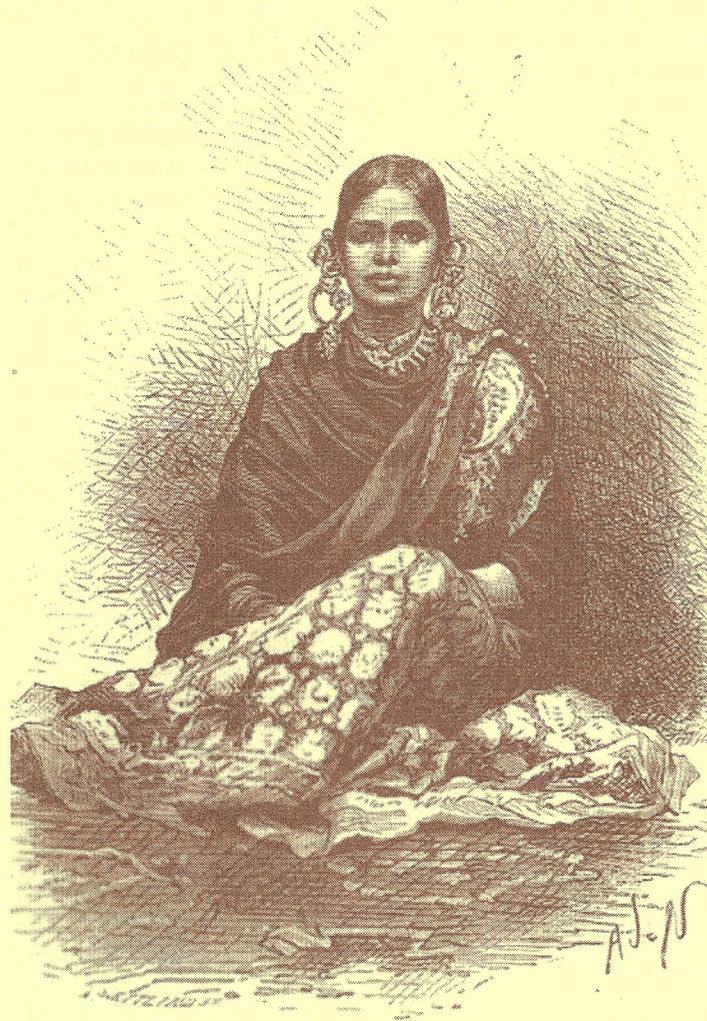
par Nicolas Bonnal

La danse du roi

Six mois passés en Asie m'ont convaincu : il est possible de sauver la France et l'Occident, et le plus simplement du monde, sans avoir recours à d'extraordinaires mesures. La simple observation de sociétés encore marquées par le sceau de leur tradition — et qui ne peuvent être que non chrétiennes, puisqu'il ne subsiste plus aucune société chrétienne traditionnelle de par le monde — suffit à comprendre ce qu'il faudrait tenter de faire pour sauver notre France.

Solaire, guerrière et magique

Le premier fait qui me vient à l'esprit s'est déroulé en Inde ; il s'agit d'une simple danse dans un hôtel occupé par des familles aisées venues du Cujarat. Cette danse — à laquelle participe toute la famille — est dite danse des bâtons, Danda. Deux rondes de danseurs se superposent, se mouvant en sens inverse ; chaque danseur est armé de deux bâtons qui se heurtent avant de s'entrechoquer avec les bâtons d'un autre danseur. La chorégraphie est hautement symbolique : le bâton est en Inde le signe de la connaissance et de la puissance ; et le seigneur des bâtons était le nom



Naoutchni ou bayadère. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

donné dans l'Inde aryenne au commandeur des armées. Solaire (la ronde s'effectue autour d'un feu), guerrière, magique, voilà l'occupation de familles bourgeoises de l'Inde moderne. Le deuxième fait sera plus bref : un touriste allemand — nous sommes en Thaïlande —, éructant

dans un bureau de poste, laisse tomber une enveloppe qu'il recouvre de son pied. Alertée, la foule menace de le lyncher ; arrêté, notre touriste est condamné à deux ans de prison : il a piétiné l'effigie du roi sur le timbre-poste.

L'Inde comme la Thaïlande connaissent une

prospérité sans égale dans leur histoire ; et ce, sans sacrifier rien de leur civilisation, de leur caractère ancestral. Ces derniers sont perçus non comme des obstacles mais comme des conditions nécessaires de l'épanouissement des peuples de ces pays. Le plus étonnant est que le réseau de contraintes qui semble constituer la trame de ces pays aboutit en réalité à une harmonie générale. En six mois de présence en Asie, je n'ai pas entendu un enfant pleurer, fût-ce dans le bus qui m'amenait dans les Himalayas ; même les animaux en liberté sont plus confiants, puisque jamais menacés dans ces pays dignes de l'Ombrie de saint François ; les chiens n'aboient pas, ne montrent pas les crocs, épargnant même les chats ; on croit redécouvrir, en fait, l'ancienne France, celle qu'évoque Bernanos dans son œuvre, celle d'avant l'intrusion de la démocratie dans notre pauvre histoire. Il est vrai que la démocratie est apparue au moment où la paysannerie disparaissait en France, et que les pays dont je parle sont peuplés pour les trois-quarts de paysans, les rares urbains qui y vivent venant presque tous de la brousse ou la jungle. L'homme relié ne peut être par définition qu'un homme de la terre, cette terre que jadis on unissait au ciel.

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Une innovation de taille a été introduite au programme du CAPES et de l'agrégation d'histoire 1994-1995. Il s'agit de la question d'histoire contemporaine qui, pour la première fois, va traiter de l'Afrique. Son intitulé en sera : la France et l'Afrique depuis 1918.

Cette nouveauté pose un réel problème dans la mesure où les professeurs d'université capables d'enseigner cette matière se comptent sur les doigts d'une main et dans la mesure où la bibliographie de la question est largement fragmentaire quand elle est sérieuse et dépassée ou idéologique dans les autres cas.

Il est évident que l'histoire contemporaine enseignée en France ne pouvait plus ignorer superbement l'ensemble du monde, tournée qu'elle était vers son nombrilisme eurocentriste. Est-il pour autant légitime de réduire la matière à l'histoire de l'Afrique ? Evidemment non, car le but du CAPES et de l'agrégation d'histoire étant de former des professeurs de lycée, à la différence de celle de droit qui, elle, ouvre sur la carrière universitaire, on voit mal comment les futurs enseignants seront « armés » pour faire face aux programmes traditionnels d'histoire contemporaine de France et d'Europe en ayant uniquement étudié l'histoire de l'Afrique au moment du concours.

Un absurde système de cloisonnement

En réalité, c'est l'absurde système du cloisonnement de l'histoire en quatre périodes qui est une fois de plus en accusation. En France, les historiens doivent être automatiquement rattachés à l'une des quatre sections suivantes : histoire ancienne, histoire médiévale, histoire moderne, histoire contemporaine.

AGRÉGATION D'HISTOIRE : LA NOUVEAUTÉ

Cette division conditionne l'existence des programmes ; chaque historien vit cramponné à son « créneau » comme une arapède sur son rocher. La débilite des DEUG pluridisciplinaires faisant que durant leurs deux premières années de faculté les étudiants étudient tout sauf la matière principale de leur future dominante, les nouvelles générations de licenciés ont des lacunes scandaleuses, en histoire de France et de l'Europe.

Une approche insolite

Le CAPES et l'agrégation sont de bons moyens de les combler en partie. Dans le cas de l'histoire contemporaine, cela ne sera plus possible durant les deux années qui viennent, les questions étant au programme pour deux ans. Ainsi, alors que l'histoire contemporaine est parmi les périodes de l'histoire celle que l'on retrouve le plus largement enseignée, ceux qui vont devoir le faire en auront une approche insolite : les années 1933-1945 en Europe, et elles seulement, car, généralement, durant leur licence c'est cette fraction de l'histoire contemporaine qu'ils étudient et les années 1918-1990 en Afrique.

Les programmes des concours ne pouvant continuer à faire l'impasse sur les mondes extra-européens, la

sagesse eût été de maintenir quatre grandes questions d'histoire européenne et française, afin que les étudiants connaissent en priorité leur histoire nationale et continentale, et d'ajouter une question tournante pouvant légitimement être consacrée à l'Afrique. Mais, en prenant bien la précaution de ne pas la mutiler en la restreignant à une période de l'histoire correspondant à nos divisions européennes car l'Afrique est le continent de la longue durée historique.

La boucle de la désinformation

Ici, point de Moyen Age, point de Renaissance ouvrant sur la période moderne, point de Révolution française, point de révolution industrielle, etc. Non seulement la question mise au concours cette année coupe artificiellement la chronologie africaine mais encore, en restreignant le sujet au domaine français, elle prend en compte le cloisonnement géographique résultant des partages coloniaux. C'est donc la vision d'une Afrique doublement amputée que vont avoir les futurs enseignants d'histoire. Plus important encore : à partir de quels manuels, de quelles thèses ou de quels articles la question va-t-elle être étudiée ? Pour la très remarquable publication d'un Jacques Marseille consacrée au sujet, combien de pamphlets tiers-mondistes, d'ouvrages de culpabilisation, d'études partielles et partiales vont-ils être cités dans les bibliographies ? Et comme ceux qui sont chargés de préparer les étudiants à des concours n'ont jamais étudié ces questions, ils vont les découvrir trois mois avant leurs élèves à la lecture des dits ouvrages. Ainsi donc, la boucle de la désinformation sera-t-elle bouclée.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

« CE QUI ARRIVE ET CE QU'ON ATTEND »,

de Jean-Marie Besset

Mise en lumière éclatante du pouvoir de l'amour et de l'amour du pouvoir... Philippe (Samuel Labarthe), architecte de talent, est marié depuis dix ans avec Nathalie (Sabine Haudepin), follement amoureuse. Ils n'ont pas d'enfants. Peut-être est-ce Philippe, l'enfant du couple... ? Alors qu'il vient de déposer un projet de construction sur la lune pour répondre au concours d'un ministère, il est en concurrence avec un confrère (Philippe Etesse) qui a l'avantage sur lui de « fréquenter » Louise Erkanter (Marie-France Pisier), brillante énarque de quarante ans mais surtout secrétaire d'État concernée par le... concours.

Mais... Jason Feyder (François Caron), fonctionnaire européen, est rappor-

teur de la commission qui doit choisir le projet. Il ne s'est jamais remis d'une juvénile passion platonique pour son condisciple de collègue... Philippe ! Jason, à Paris, réside chez son ami Nils Abbot (Christophe Malavoy) que sa fortune « autorise » à se comporter en marginal mondain blasé. Il aura une aventure avec... Nathalie.

Tout cela est évidemment compliqué. Jean-Marie Besset (enfin un auteur contemporain de langue française), avec une écriture cursive et un dialogue incisif, expose juste ce qu'il est nécessaire pour que le spectateur perçoive les situations. Dans un premier temps, tout cela est sérieux mais jamais ennuyeux, puis les mots d'auteur subtils arrivent, inattendus et flamboyants. La désespérance des per-

sonnages est toujours contrebalancée par la drôlerie des situations que la fine mise en scène de Patrice Kerbrat exalte. Irrésistible, la scène où l'architecte Robert Lebret (Ph. Etesse) « défend » son travail, le pantalon sur les chevilles, allongé sur Madame le secrétaire d'État, elle-même allongée sur son bureau ministériel. Soyez rassurés : si la scène est explicite, elle reste présente. Au théâtre, tout n'est qu'illusion et puis... on est dans un ministère, que diable !

Cette histoire pourrait être montée comme un gros vaudeville mais ce n'est pas le parti-pris de l'auteur. Nous assistons à une tragédie car Jason est atteint d'une maladie incurable (le sida en l'occurrence... le mot n'est pas prononcé clairement) qui sera

son révélateur. Attention, la maladie n'est que l'un des moteurs de l'action. Il n'y a guère longtemps, c'est un cancer ou la tuberculose qui eussent été évoqués. Question de mode.

Une vraie pièce, bien structurée, des personnages forts, une situation ambiguë. Une belle soirée pour amateur. Chose rare : la distribution est parfaitement homogène et les acteurs distribués sont parmi les meilleurs du moment. Vous serez épatés par l'intelligence du décor d'Edouard Laug (pas de faute, s'il vous plaît... l'autre, à force de « faire le Jacques », a failli entrer dans le décor...) Allez-y, n'attendez pas... C'est ce qui peut vous arriver de mieux... !

**Théâtre de la Gaîté
Montparnasse, tél. :
43 20 60 56.**

Et toujours à l'affiche

« AGAGUK »

Film d'aventures franco-canadien de Jacques Dorfmann, avec Lou Diamond Philipps, Toschiro Mifune, Donald Sutherland et Bernard-Pierre Donnadiou. En 1935, l'initiation d'un jeune guerrier dans le grand nord canadien. La culture des Inuit et leurs aventures dans les grands espaces. Une bouffée d'air frais qui ne laisse pas de glace. Tous publics.

« LES AMANTS DU PONT NEUF »

Comédie dramatique française de Léos Carax, avec Juliette Binoche et Denis Lavant. Le premier film de Carax auquel nous ayons compris quelque chose... Aidé par Lang, l'un des films les plus coûteux du cinéma français. La rencontre d'un paumé et d'une adolescente malade. L'un des plus beaux films oniriques que nous ayons vus. C'est ambitieux, brillant, chatoyant, superbe. Eloignez les petits.

« L'ARCHITECTURE DU CHAOS »

Documentaire en noir et blanc de Peter Cohen, avec la voix de Jeanne Moreau. Le Suédois, d'une manière inédite, tente de montrer que les conceptions artistiques du Troisième Reich ne pouvaient être que criminelles. C'est raté quant à la démarche et réussi quant au documentaire. Instructif.

« CHAPLIN »

Biographie romancée par Richard Attenborough, avec Robert Downey Jr, Géraldine Chaplin et Anthony Hopkins. Un hommage sympathique au plus célèbre vagabond du cinéma. Amusant de voir G. Chaplin interpréter sa propre grand-mère. Ce n'est pas éblouissant quant à la réalisation, mais intéressant pour l'histoire. Tous publics.

J. B.

Plaisirs de France

par Chaumeil

LA DISTINGUÉE FAMILLE DE SAUMUR

Les vins de Saumur sont des vins d'Anjou géographique-ment et administrativement. Je préfère les dire "Tourangevins" car ils s'apparentent davantage aux crus de Touraine qu'à leurs voisins d'Anjou.

Ils sont de très noble et très religieuse origine puisqu'on assure que l'empereur romain Probus (3e siècle de notre ère), suivi cent ans plus tard par saint Martin, encouragea la plantation de vigne dans cette région qui entoure Saumur.

On prétend même que c'est l'âne de saint Martin qui fit découvrir à l'homme les bienfaits de la taille : il broutait l'extrémité des sarments de la vigne et les vigneron constataient que ces rameaux broutés donnaient de plus belles grappes que les autres !

En tout cas, les vins d'appellation Saumur sont produits par vingt-huit communes du Maine-et-Loire, neuf communes de la Vienne (dans l'arrondissement de Châtellerauld) et une partie minime des Deux-Sèvres. On sait qu'en l'an mil le vignoble couvrait 1200 hectares. Il a bien forcé au cours des ans. Mais on exporte du Saumur blanc en Angleterre et en Hollande depuis des siècles. Les blancs proviennent des cépages Chenin blanc et Pineau de Loire pour les trois quarts, avec adjonction éventuelle de Chardonnay et de Sauvignon. Le Chenin (que Rabelais appelait "gentile Pineau") donne un vin vif, vigoureux, vieillissant admirablement. Le Chardonnay, qui est le cépage des grands vins blancs de Bourgogne, donne un caractère ferme, entier au cru.

Les blancs de Saumur sont toujours secs ou demi-secs (je préfère appeler ceux-ci "tendres"). Ils sont remarquables de légèreté et de finesse, avec une jolie pointe de vigueur. En somme ces Saumur sont de merveilleux vins de cavaliers ! Et ils vieillissent longuement.

Le vignoble s'étale sur deux lignes de coteaux qui se rejoignent à Saumur : l'une part de Montsoreau et suit le rivage de la Loire, l'autre accompagne la rive gauche du Tehouet, de Montreuil-Bellay à Saint-Hilaire-Saint-Florent.

L'importance géologique de ce terroir est son sous-sol calcaire constitué de "tuffeau" qui a servi à construire les châteaux de Loire et où ont été ainsi creusées de profondes caves procurant deux avantages : maintenir les vins à 12° en toute saison et en permettre le vieillissement pendant des années dans les meilleures conditions. La production annuelle des blancs est d'environ 42 000 hectolitres. Mes préférés viennent de Montsoreau, Turquant, Saumur, Varrains, Sonzay et Parnay. Les Saumurs rouges d'appellation qui commencent de se répandre dans les débits de boisson avoisinent les 30 000 hectolitres. Les cépages sont le Cabernet, en premier lieu, qui proviendrait, à son origine, de Bretagne (Rabelais, encore, note le "bon vin berton") mais aussi du Pineau d'Aunis. Ce rouge vieillit peu, mais il a de la légèreté et un gentil agrément.

Un autre rouge existe avec une appellation plus complète, c'est la Saumur Champigny dont la récolte annuelle moyenne dépasse les 50 000 hectolitres. Mais bien qu'issu des mêmes cépages que le Saumur simple, il est beaucoup plus agréable. Mais tombé en snobisme et frappé par la mode, son prix est devenu (presque) prohibitif. Nous en parlerons.

Sous mon béret

Doubles foyers

T'était dans les profondeurs d'une nuit plus rude que le match de l'après-midi. Noircies par de nombreux flacons et d'un pas hasardeux, des grappes d'Écossais en kilt sillonnaient le macadam parisien à peine blanchi par de rares flocons. L'éclairage d'un estaminet de seconde zone leur donnait des allures de fantômes enchaînés au culte du Glenlivet, de la passe croisée et de la grouse rôtie. Côté français, une mise sous pression avait peu à peu décimé les rangs des meilleurs combattants, la mousse sur le bois ayant paradoxalement fait perdre le nord aux hommes du sud hantés par une tournée au Cap. Antoine Blondin somnolait quand, soudain, une créature au long cours approcha de sa table : « Mais diable, où ai-je perdu mes lunettes ? Serait-ce avec mon mari ou avec mon amant ? » Antoine leva doucement la tête : « Madame, il s'agit là, probablement, de lunettes à double foyer... »

Ainsi allaient les nuits. C'est avec nostalgie que le capitaine Thon chasse les lunettes Magnatel pour observer la mer et ses bouchons, les pédalos et ses occupantes, l'avenir de l'économie et le cours des choses. Leur système optique double permet un grossissement de trois. Les molettes sur les côtés assurent un ajustement idéal tout en gardant les mains libres, gardiennes du harpon, du terrible « Matapich », gourdin à assommer les thons et toutes bêtes nuisibles, utilisé par les pêcheurs basques depuis les temps immémoriaux. Juché sur la dunette, le capitaine Thon les chasse avec délectation pour voir le rayon vert, les prises de la concurrence, les feux de la Saint-Elme qui embrasent les mâts. A tout hasard, le feu d'artifice du 15 août à Biarritz. Après, il retourne heureux, près de Madame Bibiche et du grand chien

JOSEPH GREC

Totem.
Lunettes Magnatel, « Le Martin-Pêcheur », 28, quai du Louvre, Paris 16e.
tél. : (1) 42 36 25 63.



Un jour

16 juin 1635
Le flibustier
LE GRAND

L'exploit qu'accomplit le flibustier Pierre Le Grand le 16 juin 1635 est rarement évoqué. Il fut pourtant inouï... Ce jour-là, la vigie du lougre sur lequel Le Grand et ses vingt-huit matelots parcouraient depuis des mois la mer des Caraïbes signala un vaisseau espagnol voguant à tribord. Le Grand n'hésita guère. « Mes gaillards, déclara-t-il froid et souriant aux Vingt-Huit, préparez-vous à l'abordage ! » L'unité de Philippe V, le terrible rival de Louis XVIII, était forte de plusieurs centaines de Basques, de Galiciens, de Catalans, d'Asturians et de cinquante caronades : la coquille de noix des Frères-de-la-Côte ne possédait que trois bouches-à-feu... Le chasseur-marée de Pierre fit aussitôt voile vers le nouveau monstre flottant. Même lorsqu'« il colla comme un insecte à leur coque », les gens du galion ne s'en inquiétèrent point. L'un d'eux jeta seulement à Le Grand, bien droit à la proue du petit navire : « Que voulez-vous ? » Pour toute réponse, le Normand hurla : « Vive le Roi ! » ; et, suivi de ses lurons les armes à la main, l'intrépide escalada les flancs du gros bateau tandis qu'explorait le loubre qu'il avait donné l'ordre de saborder afin d'interdire la retraite à son groupe de braves. A présent, Pierre, le pistolet agressif, grondait au capitaine ennemi : « La soute à poudre est à nous ! Rendez-vous ou allez en Enfer ! » L'hidalgo crut le crâne menteur et, blême, renonça au combat avant de l'avoir entrepris. Le Grand avait enlevé la « capitane » de la fameuse armada de Sa Majesté catholique. Elle transportait un vice-amiral et une profusion de joyaux, d'or, d'argent, trésor qui permit à Pierre et à chacun des Vingt-Huit de jouir d'une existence de prince jusqu'à leur mort.

JEAN SILVE de VENTAVON

Lettres de chez nous



Bonne équipe

En passant au rassemblement du "Mont des Alouettes", j'ai acheté les quatre premiers numéros de votre journal, nouveau et libre. A présent, je m'abonne.

Rien n'étant parfait sur cette planète, ni dans votre journal, je dirai seulement qu'il est excellent et m'a procuré un grand plaisir : d'abord, j'ai retrouvé l'équipe dont j'avais perdu la trace.

La présentation me plaît beaucoup, le ton, parfois grave, parfois désinvolte, est des plus justes.

La France est bâillonnée et ses enfants ont un voile devant les yeux. Merci donc de rétablir la vérité avec talent.

Vos couvertures sont élégantes ; je ne me sens guère concerné que par celle du numéro 2 (cavalier gaulois). A quand quelque

Chouan, ou quelque belle dame ?

J.D. (PARIS)

Louanges

Vous voudrez bien trouver sous ce pli un chèque en règlement de trois abonnements d'essai destinés à des amis. J'ose espérer que ces personnes souscriront ensuite, puisqu'elles sont proches de nos idées, un abonnement normal à votre excellent décadaire et que celui-ci trouvera l'audience qu'il mérite, lui permettant de rémunérer normalement ceux qui se dévouent pour lui avec tant de talent.

Votre périodique a une bien jolie présentation, très originale, son contenu ne mérite que louanges.

Je me dois de vous en remercier très vivement, car j'aurais, maintenant, bien du mal à me passer de sa lecture !

J-C. D. (NEUILLY)

Longue vie

Je ne suis pas « de droite », pas « de gauche », pas catholique non plus. J'aime tout bonnement l'esprit, la verve, les martiales envolées de Beketch (si souvent frappées au coin du bon sens).

Et puis, j'écoute volontiers « Radio Courtoisie » ; je ne m'y ennuie que très rarement.

Longue vie au « Libre Journal » !

A. M. (PARIS)

Merci

Merci à notre abonné « L.F. » de Saint-Pierre-des-Corps qui a complété volontairement le montant de son « abonnement-souscription » par un second versement. Il a remarqué que, depuis parution, l'abonnement au « Libre Journal » est passé à 600 F.

LIBRE JOURNAL



L'Etendard*

Pour la liberté de l'historien

L'histoire est prisonnière des dogmes. Tout y est imposé par une absurde et opportuniste logique de suppositions érigées en axiomes. Or cette science qui est un art ne saurait accepter les dogmes mais s'élaborer selon le degré de certitude des faits et la crédibilité des moyens de vérification.

La certitude absolue relève du sacré, révélation, cosmogonie ou croyance (résurrection de Lazare pour un catholique, ascendance protozoaire de l'humain pour un Homme moderne, historicité de Mahomet pour un musulman).

La certitude naturelle s'appuie sur la multitude et l'universalité des témoignages crédibles (existence de Louis XVII, fils de Louis XVI).

La forte probabilité suppose plusieurs témoins sans lien d'intérêt avec l'événement (l'enfant retrouvé mort au Temple en 1795 n'était pas Louis XVII).

La possibilité envisageable se satisfait de la tradition orale et des références indirectes ou disparues (Louis XVII a été libéré du Temple où il n'est pas mort).

Le Mythe est une tradition, parfois déformée, dont on ne peut ni confirmer, ni infirmer la véracité (Louis XVII a une descendance vivante).

Un même fait historique peut relever de plusieurs degrés de certitude. L'existence de Fatima, fille de Mahomet, certitude absolue pour un musulman, n'est que fort probable pour un autre.

Une étude sérieuse doit en outre prendre en compte les écrits certifiés concernant le sujet. Or, si en Grèce les premiers textes historiques remontent au tyran Pisistrate, les Iles Britanniques ne sont véritablement étudiables par les textes qu'à compter de l'arrivée des Romains au Ier siècle avant Jésus-Christ (excepté quelques vagues références phéniciennes et carthagoises, ou les récits de voyage du Grec Pythéas).

Or, la simplification de l'accès à des sources chaque jour plus nombreuses n'a pas guéri la recherche historique de sa sclérose dogmatique.

Et si, à la fin du siècle dernier, certains manuels se permettaient de comparer plusieurs versions d'une même chronologie ou liste dynastique, l'historien est enfermé aujourd'hui dans un corpus étroit d'hypothèses autorisées.

Ce qui interdit le discernement, qui ne peut naître que d'une honnête comparaison des postulats.

VICTOR ENGUERRAND

*L'Etendard est un groupe de jeunes catholiques dont le but est la diffusion des travaux de recherches de l'A.N.R.S.

Les réunions hebdomadaires de l'ANRS, sont consacrées aux Sciences physiques le 1er jeudi du mois, au Droit le deuxième, à l'Histoire le troisième, à l'Economie le quatrième.

Elles se tiennent
à 19 h 30
au

"Templier"
35 rue de Rivoli
75001 Paris

Elles sont ouvertes à tous sans considération d'âge ni de diplôme.

LA BOUTIQUE
ETENDARD
Aidez-nous, confiez-nous
vos travaux
d'imprimerie,
vos imprimés personnels
50 cartes de visite,
100 papiers à en-tête,
150 francs.

Mes bien chers frères

Mois du Sacré-Cœur

Je n'aime pas le tympan de Vézelay. Il peut bien être du XIIe siècle, cela ne me suffit pas. Il peut bien être d'une composition parfaite, cela excite mon intelligence, mais ne m'émeut point. Jésus, au centre, entouré des apôtres, est représenté assis, dans sa gloire. Ah, Seigneur, on a bien rendu votre majesté de prêtre et de roi ! Vos bras largement ouverts, votre vêtement, ample et finement plissé, votre haute taille disent magnifiquement votre gloire de ressuscité. La sérénité de votre visage est, elle aussi, bien rendue. Mais ne nous aviez-vous pas dit, avant de remonter auprès de votre Père : Je suis avec vous, pour toujours, jusqu'à la fin du monde (Mt 28,20) ? On vous a représenté ici si loin de nous, si impassible, si indifférent ! Je ne vous reconnais qu'à moitié. Je préfère mon image du Sacré-Cœur. J'ai un Sacré-Cœur dans ma chambre. Vous savez, ces Sacré-Cœur imprimés, en forme de croix, dorés sur le bord, avec cette inscription : Je bénirai les maisons où l'image de mon cœur sera exposée. Le Christ est au centre, en blanc et rouge, debout. Mon frère peintre me disait un jour, railleur : On dirait une étiquette de boîte de camembert. D'accord, c'est chromo, il y a mieux. Mais ce Jésus ressuscité et monté aux Cieux est proche de nous. Si son visage n'est pas très beau, il sauve ma prière de toute tentation esthétique. Voilà ce cœur qui a tant aimé le monde, avait dit Jésus à sainte Marguerite-Marie. La religion qu'il nous promet, c'est celle de l'amour. L'Ascension, dit le catéchisme des évêques de France, est orientée à la fois vers le ciel et vers la terre (p.138). Vers la terre ? Jésus ressuscité et glorifié demeure présent à son Eglise, sous une forme nouvelle : Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.

ABBÉ GUY-MARIE

Histoire de France

par Aramis

Par un incroyable subterfuge, René Bousquet aura donc échappé à toute condamnation pour crimes contre l'humanité. L'audace avec laquelle l'ancien secrétaire général de la police de Vichy s'est soustrait à la justice pose désormais un problème de droit. Ce que relève fort justement le député RPR Pierre Maso. Ce brillant parlementaire, président de la commission des lois de l'Assemblée, s'est en effet étonné que, comme il se devait, René Bousquet n'ait pas été exécuté à la Libération. Cette défaillance mérite d'être relevée d'autant que la justice disposait alors des moyens les plus complets mis à sa disposition pour l'exercice de sa tâche. On relève ainsi pêle-mêle le droit à la tonte des femmes, l'introduction de fer rougi dans le fondement, l'application soignée du marteau pour l'enfoncement des boîtes crâniennes et la brisure des ossements, l'arrachage à la tenaille de la dentition, le découpage savant des membres à la scie circulaire et accessoirement le peloton d'exécution proprement dit. La régression de l'esprit civique a, depuis, malheureusement singulièrement réduit l'éventail de ces instruments de défense de l'humanité. Comme l'illustre une devinette circulant dans les couloirs du Palais Bourbon : "Sado et Maso sont au RPR. Sado tombe à l'eau. Qu'est-ce qui reste ?... Maso !



H. Plumeau et R. Jacob

Charles le fou

L'événement qui va suivre mériterait d'être effacé de nos mémoires car indiscutablement il appartient aux heures les plus sombres de notre histoire. Si nous l'évoquons courageusement et sans complexe aujourd'hui, c'est avant tout pour servir aux jeunes générations afin qu'elles comprennent que de telles choses ne doivent plus se reproduire.

Après une première tentative (voir "Attali le fléau des vieux") et un premier échec d'enrichissement mutuel des cultures, une nouvelle chance allait se présenter aux Francs. Venus de loin, plus loin que la Mer Rouge, arrivaient, à travers l'Espagne qui les avait reçus, les Sarrasins, montés sur de rapides chevaux. Leur désir d'intégration était grand et sincère. Ils l'exprimaient d'une manière simple et conviviale qui tenait en une formule :

"Allah est grand et Mahomet est son prophète !" Cette assertion laudative aurait pu, par son extrême dénuement, constituer une bonne base de négociation. D'autant plus qu'elle faisait la part belle à un élan de générosité certain de la part des Sarrasins qui se déclaraient franchement prêts à accueillir les survivants dans la religion musulmane. Cette ouverture progressive se fit à grands coups de cimeterre et aurait dû se poursuivre jusqu'à Paris et au-delà si la

xénophobie et le racisme avaient été combattus comme il se doit.

Ce ne fut pas le cas. Un duc franc, prénommé Charles, flattant les plus bas instincts du peuple, institua ce qui apparaît désormais comme les sources du nazisme. Fermement persuadé que la pureté du sang franc, est la condition primordiale de la durée future du peuple franc animé de la volonté inébranlable d'assurer l'existence de la nation franque pour les siècles à venir, il décréta l'interdiction des mariages mixtes, des galettes de sarrasin et du port du tchador. Un tel projet ne pouvait germer que dans un esprit mégalomane et déséquilibré. Voilà pourquoi les chercheurs de notre temps s'accordent à dire que son surnom de Martel provient bien de son état mental. Et que la justesse populaire traduit par l'expression quelque peu triviale de : "Il est complètement marteau". Entraînés par ce criminel de guerre, les Francs exterminèrent de façon effroyable les musulmans près de Poitiers. Par un truchement insensé une petite commune du Lot porte actuellement le nom de ce personnage diabolique. Par bonheur, un ouvrage dense et argumenté édité par la municipalité socialiste détruit avec force, tout au long de ses huit pages ronéotypées, l'idée malsaine selon laquelle un tel rapprochement est concevable.



Le Libre Journal

68, rue David-d'Angers - 75019 Paris
Tél. 42.46.44.77 - Fax 48.24.08.28

OUI, JE M'ABONNE AU *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Je sais que je ne recevrai ni téléviseur, ni téléphone portable, ni bulletin de participation à une super tombola dotée de nombreux prix prestigieux mais simplement un décadaire de civilisation française et de tradition catholique écrit par des journalistes libres.

Je comprends qu'en m'abonnant, je conforte la comptabilité du *LIBRE JOURNAL de la France Courtoise* ce qui explique que je bénéficie d'une réduction sur le prix de vente au numéro qui est de 27 F

Je désire un abonnement de

- Un an, donc je verse six cent francs soit 340 F d'économie
- Six mois, donc je verse trois cent cinquante francs soit 136 F d'économie
- Trois mois, donc je verse deux cent francs soit 43 F d'économie.

Je paie par chèque bancaire postal mandat

Je désire que cet abonnement soit servi à l'adresse suivante:

Madame, Mademoiselle ou Monsieur

à Code postal